This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06823210 1

ÉTUDES

SUR

UNE INSCRIPTION GRECQUE

DES PREMIERS SIÈCLES

DE L'ÈRE CHRÉTIENNE,

TROUVÉE A AUTUN, EN JUIN 1839.

(Extrait des Annales de Philosophie chrétienne, T. I, II, III. 3e série).

L. J. C.

PARIS,

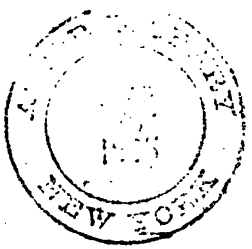
AU BUREAU DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

rue St-Guillaume, 24, (F. S.-G.)

1841

F LEORMA

LIBRIS



17870 -

PARIS. — IMP. DE MOQUET ET COMP., 90, RUE DE LA HARPE.

Monseigneur

-Jean-Marie,

ÉRICOURT,

utrin,

; d'affection filiale.

Ce fut le 24 juin 1839, qu'après seize siècles de durée et peut-être de mutilation, le hasard des découvertes, que nous nommerons Providence, fit apparaître, sous les mains d'un ouvrier, les *marbres d'Autun*, enfouis dans les décombres d'un polyandre chrétien, dévasté par les Bagaudes, Vandales ou Maures, qui n'ont pas laissé à Autun ruine sur ruine.

Cette inscription, tracée sous les yeux des premiers Evêques d'Autun, dictée par les premiers apôtres Eduens, comme pour confondre les plus anciens sectaires de la Gaule, fut recueillie par le dernier successeur des Amateur et des Rhétice, qui, accompagné de l'un de ses prêtres, explorateur aussi heureux qu'habile des vieux monumens, visitait le cimetière détruit de S.-Pierre-l'Étrier. C'était au moment où le pieux prélat en appelait à la foi de nos pères contre les dernières tentatives de l'hérésie pour envahir les contrées évangélisées par S. Irénée

et S. Bénigne. Antiquaires, magistrats et clergé, tout s'émut à la vue de ce monument, et une lettre publiée à l'insu de son auteur, sur les conseils de M. Raoul-Rochette, donna l'éveil ; l'attention monta jusqu'aux plus hautes régions de la science, MM. Letronne et Haze en France, Boëk et Franz en Allemagne, en Italie, le P. Secchi, l'abbé de Luca, le docteur Wisemann, s'en occupèrent ; et il n'y eût pas jusqu'à Rome qui fut surprise de ne pas trouver, au milieu de son vaste musée des catacombes, une page de Théologie monumentale aussi riche, aussi explicite que l'inscription d'Autun.

Tout se mit à l'œuvre pour la lire, et malgré l'effrayant état de mutilation de ses fragmens, en partie perdus, à demi rongés par des eaux corrosives, n'offrant pour caractère en plusieurs points que des taches pulvérulentes, incapables de subir l'application du plus léger estampage, on a pu les lire. Les notes réunies dans cet opuscule n'ont de valeur et d'intérêt que par les emprunts et les bienveillantes communications des hommes qui font autorité en épigraphie. On sentira aisément aux résumés fastidieux, aux transitions verbeuses, aux divisions vaguement dessinées ou négligées, que ces divers articles, publiés à de longs intervalles dans les *Annales de philosophie chrétienne*, n'étaient point destinés à une lecture suivie. Il n'y a que deux parties distinctes, des études historiques et dog-

matiques qui préparent l'interprétation, et des études paléographiques et liturgiques destinées à justifier la leçon adoptée.

Nous terminons par une monographie sur l'auteur présumé de l'inscription, Pectorius ; et il est possible qu'on trouve cet essai trop conjectural. Nous avons minutieusement interrogé les lieux, les temps, les auteurs contemporains, les témoins probables, les traditions locales, et au terme de ces investigations, nous avons cru entrevoir les causes et l'auteur de l'inscription avec une apparence de réalité qui nous a saisi et déterminé à en rendre compte.

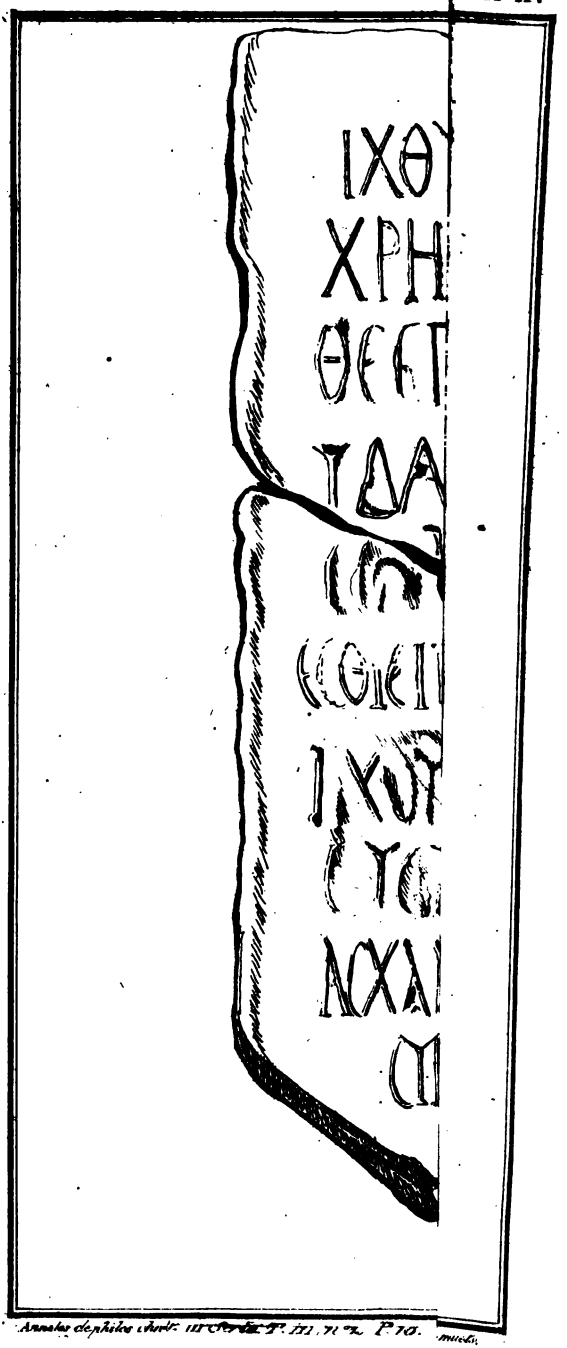
Quoi qu'il advienne des conjectures, un fait grave, étrange, providentiel, demeure: *l'apparition d'un symbole des premiers siècles, semblable sur tous les points les plus controversés, au symbole de l'église catholique.* On veut, en nos jours de vie matérielle, des faits, des preuves palpables : *touchez donc et voyez* ; *le Christ est aujourd'hui ce qu'il fut hier et à toujours*; les témoins qui nous en parlent, semblent vivans après vingt siècles, tant leurs paroles sont claires, précises, unanimes. *Nous sommes d'hier, nous remplissons le monde* ; et l'on prétend nous apprendre que nous n'étions pas hier, que nous ne serons pas demain. On ne nous persuadera pas. Les démentis du passé, les augures menteurs de l'avenir, les mythes et les horoscopes passeront, et l'Église restera ce que Dieu l'a faite, *Catholique*, c'est dire *éternelle*, *une* et *universelle*.

L. J. C.

ERRATA.

Page 3, Ligne 19, race éduenne *que*, lisez : qui.
Page 6, Ligne 1, *dont* le récit, lisez : et leur.
Page 11, Ligne 13, c'était le préfet, lisez : c'était Sévèrus le préfet.
Page 20, Ligne 13, *Constance, Chlore*, lisez : Constance-Chlore.
Id. Ligne 22, *véritablement*, lisez : visiblement.
Page 32, not., Ligne 9, ὁ Δόγος... ὁ Εόγος, lisez : Λόγος.
Page 41, Ligne 4, *trouve*, lisez : trouva.
Page 42, Ligne 15, *réunies*, lisez : ruineuses.

THE ASTOR LIBRARY
NY



Annales de philos. chrét. III Série T. III, 71 e. P. 70. inédit.

IN:

INSCRIPTION CHRÉTIENNE

TROUVÉE A AUTUN,

Etudes historiques. — Faits établis. — Puissance des traditions religieuses des Eduens. — Etablissement du christianisme à Lyon, — à Autun. — Note sur le Polyandre de S. Pierre l'Etriès. — Sur l'étude de la langue grecque dans les écoles Méniennes. — S. Symphorien. — Persécution de Marc-Aurèle. — Mort des apôtres de Lyon, — d'Autun. — 80 ans de paix accordés à l'Eglise d'Autun de la mort de S. Symphorien à celle de S. Flocelle. — Importance politique d'Autun. — Premiers évêques. — Les Flaviens. — S. Rhétice, Constantin. — Résumé.

L'inscription chrétienne récemment trouvée à Autun, et signalée au monde savant par les *Annales*, a vivement excité l'attention des archéologues ; les hellénistes les plus distingués, appelés à la déchiffrer, bientôt prononceront sur la restitution et la traduction définitive de ce texte mutilé [1].

[1] La lettre publiée par les *Annales de Philosophie chrétienne*, dans le n° III (t. XIX, p. 195), n'était point destinée à la publicité, et c'est sans l'approbation de son auteur, que nous l'avons donnée comme premier élément de traduction, et pour ne pas publier l'inscription toute seule : c'était l'abrégé incomplet d'un travail plus étendu, accompagné d'observations historiques, paléographiques et philologiques, indispensables pour l'appréciation du monument et l'explication du sens adopté. Ce travail, comme on l'a prévu, devait subir des modifications, et on les aurait annoncées, si l'on n'avait cru convenable d'attendre l'avis des hommes dont le nom fait autorité dans la science. Toutefois M. Haze, si connu par ses grands travaux sur la langue grecque, a reconnu que cet essai donnait *généralement* le sens et l'esprit de l'inscription, et il était difficile de faire plus en pro-

Dès ce moment, on peut déjà constater trois faits importans :

Cette inscription est chrétienne et orthodoxe;

Cette inscription rappelle les dogmes chrétiens les plus importans;

Cette inscription date des origines du christianisme dans les Gaules.

Ces points établis, deux questions se présentent, dont la solution semble utile, nécessaire même aux travaux ultérieurs :

Quels sont les faits qui signalent l'établissement de la foi à Autun ?

Quelles sont les idées qui, alors et là, préoccupaient les esprits ?

Pour reconnaître ces faits et ces idées, il faut, ce semble, consulter les monumens curieux et nombreux qui éclairent

vince, où tous les secours, tous les ouvrages spéciaux manquent. M. Haze pense encore que l'on peut sans erreur fixer au 3e siècle la date du monument. Outre MM. Haze, Raoul Rochette, Boeck de Berlin, qui ont donné à cette inscription une attention spéciale, nous savons que M. Letronne en fait en ce moment l'objet de ses études, et nous ferons connaître son travail; outre cela, nous savons que le R. P. Secchi, très-habile helléniste et épigraphiste de Rome, se propose d'en faire un rapport à l'*académie pontificale d'archéologie*. Les belles dissertations du R. P. Secchi pour la restitution du texte de plusieurs inscriptions grecques, trouvées dans l'île de Ruad, nous donnent lieu d'espérer qu'il achevera de rétablir le texte de l'inscription autunoise; déjà les *Annali delle scienze religiose* de Rome ont appelé sur l'inscription, l'attention des savans de l'Italie, en publiant l'article inséré dans nos *Annales* de septembre.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de tous les travaux qui paraîtront; l'article que nous publions aujourd'hui n'est qu'une dissertation préliminaire qui peut éclairer, mais non prévenir ni remplacer le travail que préparent les savans que nous avons nommés.

Au reste, nous devons prévenir qu'un *fac simile-portrait* de cette inscription, dessiné avec la plus scrupuleuse fidélité par M. de St. Géran d'Autun, se trouve en ce moment à la bibliothèque royale, où on peut le voir.

(Le directeur des *Annales de Philosophie*,
A. Bonnetty.)

les origines de l'Eglise Eduenne. Il faut interroger les traditions locales, suivre et entendre les premiers apôtres éduens, et compulser les plus anciens monumens de la liturgie d'Autun. Il sera permis sans doute, d'ajouter aux renseignemens strictement nécessaires, tout ce qui peut mettre dans tout leur jour, la prédication de l'Evangile parmi les Eduens, le tableau de leur foi primitive, la série et l'importance de leurs premiers monumens liturgiques.

I. ÉTUDES HISTORIQUES.

I. *Bibracte*, appelée, comme on sait, *sœur et rivale de Rome*, reçut, après sa conversion au Christianisme, un nom plus grand: *Cité du Christ* [1]. Ce nom glorieux résume son histoire; car la *Rome celtique* ainsi que la ville éternelle, sa sœur, fut presque toujours le centre d'un grand mouvement religieux.

Sans ajouter foi entière aux théories sur la prédestination des lieux, des cités, des races, nous croyons que Dieu n'appelle point au hasard les villes et les peuples à figurer sur la scène du monde.

Cette race éduenne que depuis les tems druidiques vit encore cantonnée dans ses montagnes, a eu sa mission. Pour la connaître il suffit de remarquer que là mourut Symphorien, le premier martyr celte; là, vécut Rhétice qui eut part à la conversion de Constantin; là, parurent Syagre et Léodegar, deux puissans évêques de l'ère mérovingienne; là enfin s'élevèrent et Cluny, qui forma Hildebrand, le Charlemagne de la papauté, et Citeaux, d'où sortit S. Bernard, la plus puissante voix du moyen-âge.

[1] Une médaille frappée à Autun sous Charles-le-Chauve, porte cette légende: *Ædua Christi Civitas* (Tobiesen-Duby, *Traité des mon. des Bar., prél., villes et seign. de France*).—Autun était encore appelé au moyen-âge la *Rome celtique*; c'est le titre que lui donne le moine auteur de la *vie de Charles-le-Chauve* :

Urbs antiqua fuit toto celeberrima mundo.
Hanc..... Cæsar.....
Adscivit sociam, gentisque in fœdera traxit
Romuleæ, sociosque novos fratresque vocavit..
Celtica Roma dein voluit, cæpitque vocari.

Tous les élémens religieux qui ont pénétré dans la Gaule, ont pris fortement racine sur le sol éduen. Le Druidisme avait rempli de mystères ses forêts, ses monts et ses vallées, et après plus de trente siècles, le voyageur peut remarquer encore, en traversant l'âpre *Morvan*, le torrent de *Tarann*, le val de *Teutatès*, le champ de *Heus*, les collines de *Belenus*, le mont des *Druides*, les menhirs, les dolmens, les pierres branlantes, les haches des sacrificateurs de victimes humaines [1].

Le Druidisme tombe : à sa place, et toujours à *Bibracte*, entre triomphant avec les aigles, les lois et les lettres latines, tout le polythéisme romain ; une lutte de races et de dieux s'engage sur le territoire éduen ; Bibracte, long-tems indécise, renonce aux holocaustes humains, renverse ses dolmens, devient cité *Augustale*, et se couvre de temples et d'autels.

Les dieux du Panthéon règnent, et partout laissent leurs noms et leurs souvenirs, surtout près des *Castra* et le long des voies romaines. Ainsi il y eut à *Augustodunum* et dans son territoire un autel au génie de Bibracte, une tour de Jupiter, des temples de Janus, d'Apollon, de Minerve, de Bérécynthe, des lieux consacrés au culte de *Juno Moneta*, de Vénus, de Mercure, d'Isis, de Flore, de Diane, un bois du Soleil, une colline de Mars; la plus haute montagne en face de Bibracte était consacrée comme un autel au plus grand des dieux; Châlons adorait Mars, Mercure, Minerve; une de ses portes était couronnée de l'image du Soleil, et une statue colossale de Saturne planait sur les rives de l'*Arar* et semblait présider aux eaux dormantes du fleuve [2].

[1] *Tarannis*, Tarenay, Tavernay, village et ruisseau près d'Autun.—*Vallis Teutates*, Vautevost, Vautot, Tote, dans le Morvand. — *Hesus*, Aisy, Azé.—*Belini castrum*, *Beliniacum*, Baune, Bligny, etc. (Voir Courtépée, III. p. 626, 636, 573. Edme Thomas, Rosny, Gandelot). Il semble que les *Eduens*, race guerrière et sacerdotale, tenaient dans la Gaule Occidentale le rang et la place que les *Kimri* occupaient aux rives de l'Océan. La Loire unissait les deux contrées, et par cette route le Druidisme descendait des monts Arvernes et des forêts de l'Helvétie, passait au pays des Carnutes et dans l'Armorique, et de là jetait ses colonies par toutes les îles de l'océan du nord.

[2] *Memoires de Trev*, 1706, IV, p. 2101.—Passumot et Grivaut, *dissert.*

Ceci indique la puissance du polythéisme à Autun, la tenacité des traditions éduennes, les immenses obstacles que dut rencontrer la prédication évangélique, entravée encore par des sectes rivales qui semaient l'ivraie dans le champ arrosé par le sang des martyrs.

II. Cependant la Bonne Nouvelle courut rapidement d'un bout du monde à l'autre; la venue du Fils de l'homme fut comme un éclair qui franchit en un clin d'œil tous les espaces; et la croix, partie de Solyme, eut bientôt traversé les mers et pénétré jusqu'à *Massilie*.

Mais il n'est pas certain que Lazare, le patron d'Autun, ait été jeté providentiellement sur les côtes provençales pour y fonder le premier évêché et le premier monastère des Gaules [1].

Il est probable que S. Paul, qui eut un zèle si tendre, si éloquent pour les bons Galates, ne négligea point leurs frères des Gaules, et que par ses ordres, Trophyme et Crescent, ses disciples, et même Luc, son évangéliste, plantèrent la croix aux rives massiliennes.

Puis d'illustres exilés de la Palestine, Hérode Antipas, Hérodiade, Ponce Pilate, relégués à Vienne et à Lyon, avaient sûrement entraîné à leur suite plus d'un témoin, plus d'un

sur les antiq. d'Autun.—Ladone.—Edme Thomas.—*Acta S. Marcelli* ap. Chifflet, *Hist. de Tournus.*—Courtépée, II, p. 370, 456, 499, 527, III, p. 11, 12, 23, 482, 585, 588, 599; v. 147, 543, 553, 573, 576.

[1] M. le marquis Fortia d'Urban a donné récemment dans les *Annales* des éclaircissemens nouveaux et curieux sur les missions des premiers apôtres de la Gaule. Il est difficile de ne pas reconnaître qu'il se fit peu après la mort de N. S., une subite et vaste *explosion* de l'Evangile, comme parle M. de Maistre. Quand S. Paul affirmait 25 ans après la mort de N. S. que la foi des Romains était annoncée dans tout l'univers; quand 100 ans plus tard, S. Justin ajoutait qu'il n'y avait pas un seul peuple sur la terre, de quelque nom qu'il s'appelât, qui n'offrît des prières et des actions de grâce au Père par le nom de J.-C., nous pouvons les en croire. S'il n'y eut pas en Gaule d'église constituée avant le milieu du second siècle, depuis long-tems il y avait des chrétiens épars dans les pays idolâtres, comme il y a maintenant au centre des pays protestans des catholiques dispersés, qui, loin d'être inaperçus, vont à pas de conquête et préparent plus d'un triomphe à l'Eglise. *Annales*, t. XVII, 7, *Hist de l'Eglise Gallic.* t. I. *Diss. prél.*

acteur des faits évangéliques, dont le récit dut vivement exciter la curiosité.

Quoi qu'il en soit, les premiers apôtres éduens trouvèrent à *Augustodunum* une famille sénatoriale chrétienne, à *Sedelocus*[1] un riche marchand chrétien[2], et nombre d'autres étaient sans doute disséminés partout, pour attester partout aux peuples assis à l'ombre de la mort qu'un jour nouveau se levait sur le monde.

Cependant il n'existait point en nos contrées d'Eglise hiérarchiquement constituée, quand vers l'an 160, un vieillard octogénaire, entouré de jeunes Ioniens, débarquait au milieu des nautes de *Lugdunum*, et parcourait les rues et les places de la cité, prêchant le Dieu inconnu.

C'était Pothin et ses disciples qui, partis de Smyrne, avaient laissé Polycarpe à Rome, et reçu du pape Anicet, la mission d'évangéliser les Gaules; car il est manifeste qu'aucune église des Gaules n'a été fondée que par les ouvriers envoyés par saint Pierre ou ses successeurs[3].

Potheinos, le doux vieillard, avait pu voir dans son enfance le dernier des apôtres, et parmi ses disciples se trouvaient sans doute Irénée son successeur, Andéole, l'apôtre du Vivarais, Bénigne, Andoche et Thyrse, qui rattachent immédiatement la foi éduenne, au disciple bien-aimé et à la mère du Christ. Ainsi si Bibracte fut sœur de Rome, l'Eglise d'Autun est fille de la Grèce.

Pendant que le vieil apôtre de *Lugdunum* rassemblait quelques néophytes, et jetait la semence de cette foi lyonnaise si vivante et si aimante, Bénigne et ses compagnons remontaient la Saône, prêchaient à Mâcon et de là pénétraient jusqu'à Augustodunum.

Faustus, noble sénateur, père de Symphorien et déjà chrétien, les accueillit. Déjà donc, au milieu de la cité Augustale, *riche de trésors et de voluptés*, dit Tacite[4], il y avait une

[1] *Sedelocus*, Saulieu.

[2] *Gallia christ.* IV, p. 319.

[3] *Gallia christ.* IV. p. 4.—*Epist.* Innoc. I. *ad Decent.*

[4] Tacite *Annal.* lib. III, 46.... pecuniâ dites et voluptatibus opulentos.

famille chrétienne, pure, pieuse, offrant au vrai Dieu le premier et peut-être le plus saint hommage de foi qui se soit élevé de cette antique terre druidique.

Ainsi, vers l'an 170, il y eut au milieu des dissolutions païennes une assemblée de chrétiens, tels que Dieu les donnait à la primitive Eglise. Le berceau de cette chrétienté nouvelle était placé au milieu des tombes *, répandues le long de

* L'inscription grecque publiée déjà par les *Annales* (tome XIX, p. 195), est gravée sur une tablette de marbre, divisée en huit fragmens inégaux, dont deux sont perdus, et deux autres portent l'empreinte des crampons qui attachaient la tablette au monument funèbre. Ces fragmens ont été trouvés à quatre pieds de profondeur, parmi beaucoup d'autres débris, sous les ruines et dans les fondations d'un vieux mur, tout près d'une tombe nue, sans inscription, sans ornement. Cette tombe est semblable à celles que l'on a fréquemment trouvées au même lieu, dans le cimetière de S. Pierre l'Etriès (*a via strata*).

Ce cimetière fut d'abord un *polyandre* payen ; à diverses époques on y a retrouvé le tombeau d'un *sevir* Augustal, avec une inscription conservée au musée d'Autun, quatre autres inscriptions tumulaires et plusieurs cercueils revêtus de plomb, appartenant selon les antiquaires aux tems antérieurs à la conversion de Bibracte. (*Mém. sur les ant. d'Autun*, par l'abbé Germain. —*Voyag. littéraire* de deux bénédictins.—Millin, *voyag. dans le Midi, etc.*).

Ce polyandre, placé à quelque distance de la ville, au N., entre les deux voies qui conduisaient à *Vesontio* et chez les *Senones*, parsemé de cryptes, devint l'asile des premiers chrétiens d'Autun, qui s'y rassemblaient et y enterraient leurs frères, leurs martyrs et leurs évêques.

Deux signes distinguaient les tombes chrétiennes, le nom mystérieux du poisson, ιχθυς, et la colombe pressant un serpent et s'envolant aux cieux ; l'un de ces symboles appartient à l'inscription grecque, et l'autre est mentionné dans le *voyage littéraire* de D. Martenne et D. Durand.

On éleva à une époque très-ancienne, sur les ruines des temples de Jupiter ou de Mercure, deux basiliques en l'honneur de S. Pierre et de S. Etienne ; une chapelle, fort célèbre, fut bâtie sur le tombeau de S. Cassien et un autre oratoire, très-ancien, rappelait, sous le nom de S. Amand, le souvenir du premier évêque d'Autun.

Dans l'Eglise de S. Pierre, étaient ensevelis du côté de l'Evangile S. Rhétice, et du côté de l'Epître S. Amator, S. Simplice, S. Evance qui eut une chapelle sous le nom de S. Ovan. Il est fait mention dans Grég. de Tours, d'une fête de sept jours, qui acheva de détruire à Autun le culte de Bérécynthe, dont la statue avait été renversée par les prières de S. Sim-

la *via strata*, sur une petite colline, en face de laquelle se dressaient en étages, les théâtres, les amphithéâtres, les palais,

plice, et pendant cette fête le pieux évêque baptisa plus de mille personnes. Il est probable que le théâtre de cette fête fut le lieu même où l'on a trouvé notre inscription qui nous semble appartenir au voisinage d'un baptistère.

Sur la fin du 4e siècle, S. Martin passa tout près de là; il y trouva encore un temple qu'il renversa, encore des idolâtres si attachés à leurs erreurs que l'un d'eux leva le bras pour frapper le saint du glaive; ceci se passa, dit-on, au lieu même où fut élevée la célèbre abbaye de S. Martin. Sulp. Sév. *Vit. Mart.* 13.

S. Germain d'Auxerre, revenant d'Angleterre après sa mission contre le Pélagianisme, vint prier sur la tombe de S. Cassien, qui l'avait connu et aimé pendant sa vie. Une croix lui apparut pendant sa prière, et il en rendit des paroles rapportées par Grégoire-de-Tours, qui ne sont peut-être pas sans intérêt pour notre inscription.

Un autre apôtre de la Bretagne, S. Augustin, s'y arrêta également.

Grégoire-de-Tours visita les mêmes lieux et parle avec admiration du sépulcre de S. Cassien, des miracles qui s'y opéraient, des voix et des chants mélodieux qu'on y entendait à certains jours et surtout aux veilles des fêtes.

Les Barbares, Vandales et Sarrazins, qui saccagèrent Autun, respectèrent ce lieu regardé comme l'un des plus vénérés des Gaules. Les pélerins y affluèrent pendant tout le moyen-âge; on vit plus d'une fois confondus avec eux les prélats, les princes, les rois. Charles-le-Chauve fit placer les restes de S. Cassien dans une magnifique châsse, sous la voûte souterraine de la basilique, et Robert-le-Pieux fit reconstruire l'église qui recouvrait ce tombeau vénéré.

Au dernier siècle, tout subsistait encore; mais dès 1727, les deux bénédictins, auteurs du *Voyage littéraire*, déploraient l'abandon d'un lieu si vénérable.

Peu après, les chanoines réguliers, possesseurs du prieuré de S. Symphorien, auquel confinait le *Polyandre de S. Pierre*, jetèrent un grand nombre de monumens funéraires dans les travaux de reconstruction de leur église.

Puis vint la tempête révolutionnaire qui balaya les derniers débris. Aujourd'hui, les basiliques, les chapelles, les oratoires, les tombes païennes et chrétiennes, les enceintes, l'aspect des lieux, tout a disparu, excepté les pans de murailles de l'église S. Pierre, devenue un grenier à fourrage : excepté quelques tombes devenues des *auges* et abandonnées auprès des puits *pour les besoins du bétail*. Encore quelques années et l'ar-

les temples, le capitole, le prétoire, couronnés par le mont sacré de Jupiter et les forêts druidiques.

III. Faustus profita de la présence des apôtres pour faire baptiser solennellement son fils; Bénigne le plongea dans l'eau sainte; et Andoche répondit devant Dieu pour sa jeune âme [1]. Puis les premiers travaux de la mission terminés, les deux prêtres avec le diacre Thyrse, se dirigent vers *Alesia*, et pénètrent jusqu'au pays des *Lingons* [2], avec des lettres de Faustus, qui les recommandait à ses parens, à ses amis, à ses nombreux cliens [3].

Plusieurs années passent : l'œuvre marche en silence parmi les Eduens, les Mandubiens, les Lingons; la foi grandit sans bruit, sans danger, sans orages.

Faustus enseignait à son fils la loi nouvelle, et sa mère Augusta, avec cette puissance que Dieu donne aux mères chrétiennes, façonnait et fortifiait son cœur. Symphorien grandissait incorruptible au milieu de beaucoup de séductions; car il fut *bien instruit dans les lettres* [4], et fréquenta sans doute assi-

chéologue et le pélerin ne retrouveront pas même le souvenir du célèbre *polyandre*. Espérons que les savans qui prennent intérêt aux monumens Eduens, obtiendront quelques secours du gouvernement pour venir en aide à une ville qui n'est riche qu'en souvenirs, pour sauver des monumens d'un intérêt national, pour fouiller partout où gisent encore mille objets importans pour l'archéologie chrétienne, et Gallo-Romaine.

[1] *Gallia christ.* IV, p. 319.

[2] Langres.

[3] Surius, 2 nov.

[4] *Acta S. Symph.* ap. D. Roynard. p. 69. Erat tum in Augustodunensi urbe, Fausti nobilis viri, filius, nomine Symphorianus, christianæ familiæ, *litteris bene instructus et moribus*.—Symphorien dut puiser ses connaissances littéraires dans les célèbres écoles Méniennes. Quelques auteurs allemands ont voulu contester à la ville d'Autun la gloire d'avoir possédé ces écoles; mais on peut voir dans les notes de Juste Lipse (Tacit. et Velleii Paterc. *scripta*, edit. varior. Parisiis 1608, *excurs. in lib.* III, *Ann.* p. 193) la manière également solide et piquante avec laquelle ce savant réfute l'étrange opinion de Rhenanus et de Pighius.—Les Eduens, comme la plupart des peuplades galliques, se servaient sans doute avant l'arrivée des Romains, de l'alphabet grec; ils avaient pu l'apporter de l'Orient ou des

/la tendrie

dûment ces brillantes écoles méniennes, où accourait toute la jeunesse gauloise, où florissaient les études grecques et latines, où de loin venaient enseigner d'éloquens rhéteurs, qui préféraient l'éclat de Bibracte aux applaudissemens d'Athènes et de Rome.

Au milieu des jeux littéraires et des fêtes licencieuses qui enivraient les jeunes Celtes, Symphorien [1] « unissait la gra-

colonies phéniciennes, qui fondèrent à quelques lieues de Bibracte *Alesia*, surnommée l'Athènes des Gaules. Peut-être dans les fréquentes excursions qui conduisaient les Gaulois jusque dans la Grèce, l'avaient-ils recueilli avec ces milliers de médailles au type grec qui attestent leurs brigandages. Ils se servaient encore de ces caractères mélangés avec les lettres latines au 3e siècle, comme l'atteste la curieuse inscription du martyr Gordien, rapportée dans *l'Histoire littéraire de France*, t. 1, 1re part. p. 16.—L'arrivée des Phocéens à Marseille, le passage fréquent des marchands grecs par nos contrées, rendirent leur langue si populaire qu'on l'employait dans les actes publics, qu'on la gravait sur les édifices les plus fréquentés, qu'on la lisait aux pieds des statues des dieux. Ainsi le musée d'Autun possède un cippe d'Apollon dont les beaux caractères grecs semblent appartenir à l'époque d'Auguste; et parmi les ruines d'un édifice, qui remonte aux premiers siècles, on a trouvé le mot γαζοφυλακιον. Il n'est donc pas étonnant que de savans Rhéteurs, tels que l'aïeul d'Eumène, aient préféré le séjour de Bibracte à celui de Rome et d'Athènes. Les Chrétiens de Lyon écrivent en grec leurs lettres et leur héroïque légende; S. Irénée adressait sans doute à la Gaule comme à l'Asie ses savans ouvrages, tous écrits dans la langue de Démosthène. Un fragment de ces ouvrages indique, ce semble, qu'une des études favorites des beaux esprits d'alors, était de faire des centons d'Homère; S. Irénée en cite un ingénieux exemple. Tout cela fixe encore l'époque de l'inscription Autunoise, dont les plus belles expressions et des vers presqu'entiers sont empruntés d'Homère. S. Iren. *adv. hæres.* lib. 1, c. IX. p. 46, édit. Massuet. *Hist. lit. de Fr.* tom. 1r, 1re part. p. 12, 22, 58, 61, 138, 318.

[1] Symphorianus..., litteris benè instructus et moribus, ità ut primævæ indolis florentes annos, senum anticipans vitam, immaculatæ mentis sinceritate superaret. Hic itaque...tantam spem virtutum suarum omnibus fecit, ut illum jam omnes boni cum supernis virtutibus habere consortium, meritorum admiratione judicarent. Illustrabat namque eum cœlestis sapientia et spiritualibus gemmis ornata simplicitas; et justum vitæ tramitem tenens, felicis gubernaculi defensione servatus, naufragium

» vité d'un vieillard à l'innocence d'un enfant...; une sagesse di-
» vine rayonnait sur son front avec une aimable simplicité
» couronnée des perles de la vertu. Ainsi foulant d'un pas ferme
» la voie du juste, se conservant pur par une heureuse vigilance,
» il échappa au naufrage où l'entraînaient les séductions du
» monde; et telles étaient les espérances que donnait à tous le
» noble enfant, que même les gens de bien, admirant sa vertu,
» le regardaient comme vivant déjà au milieu des anges.»

Mais aux jours de calme pieux succéda la lutte jusqu'au sang.

Marc-Aurèle et Lucius-Vérus venaient de renouveler les édits des Néron et des Domitien; et il se trouvait en nos contrées des hommes ardens à exécuter sans pitié ces proscriptions légales; c'était le préfet de *Lugdunum*, c'étaient *Héraclias* qui commandait à *Augustodunum*, *Priscus* à *Châlons*, *Claudius* à *Bezançon*, *Terentius* au *castrum* de *Divio*.

La persécution éclata à Lyon. Le vénérable Pothin, défaillant d'ans et de fatigues, presque nonagénaire, est traîné en prison avec 50 de ses disciples; on choisit pour les juger et les frapper de mort l'époque des jeux institués ou rétablis par Caligula, où se rendaient pour lutter d'éloquence et de poésie tous les beaux esprits de la Gaule, le solennel anniversaire du jour où soixante cités gauloises élevèrent un autel à Auguste et à Rome. Au milieu d'une foule immense, les martyrs sont torturés, meurent et triomphent, et le récit de leur combat courut toute la Gaule avec les nombreux témoins de leur héroïsme [1].

Parmi les 50 captifs, deux jeunes diacres, Marcel et Valérien, unis comme deux frères par le sang et la lutte [2], avaient vu miraculeusement tomber leurs chaînes; ils sortent de Lyon, se séparent, et vont où Dieu les mène.

malè blandientis sæculi elapsus est. *Ap. D. Ruyn.*—Tous ceux qui ont vu à Paris ou dans la cathédrale d'Autun, le tableau de M. Ingres, et cette radieuse et attendrissante figure de S. Symphorien, nous pardonneront d'avoir reproduit le portrait tracé par le pieux légendaire.

[1] Euseb. *hist. eccl.* lib. v, cap. 1, et seqq. edit. Vales.

[2] Sanguine et agone propinqui, dit Grégoire-de-Tours. *De mirac. Sanct.* c. 54.

Valérien prend la voie romaine qui longe la rive droite de la Saône, et ne s'arrête qu'à *Trenorchium* [1], station et grenier des légions romaines.

Marcel se jette dans les forêts de la rive gauche, prêche partout où il passe, et parvient jusqu'aux portes de *Cabillo*. Il accepte l'hospitalité chez le riche Latinus, dont l'opulente demeure présentait au vestibule la statue équestre de Mars, escortée de celle de Mercure et de Minerve. L'apôtre s'émeut à cet aspect, et bientôt parvient à convertir et baptiser son hôte et toute sa famille. Mais les événemens de *Lugdunum*, le départ même de Marcel, sa présence à *Châlons* faisaient bruit; l'apôtre s'éloigne, et reprend la route de *Sequanie*, le long de la Saône. Comme il passait devant un *hospitium* où le préfet des nautes de l'Arâr, Priscus, préparait un sacrifice et un festin en l'honneur de ses dieux, le voyageur, convié à y prendre part, se présente, pour exposer hardiment sa foi devant les convives. Il est arrêté, étendu sur le chevalet devant la statue de Saturne qui dominait le fleuve, torturé de nouveau à la porte Sequanaise, devant l'effigie du Soleil, brûlé à petit feu près de l'atrium d'Ammon, enfin enterré vif à mi-corps dans une fosse où il meurt à deux milles de la cité [2].

Priscus, teint du sang de Marcel, descend à Lyon comme pour aller recevoir un triomphe; il voguait sur la Saône, et un nombreux cortége le suivait sur les deux rives. Il s'arrête vers le soir à *Trenorchium*, et apprend que dans un coin de la ville un autre fugitif de Lyon a élevé un autel au Christ. Dès le lendemain il fait arrêter Valérien; on le trouve dans une cellule décorée d'une croix. Il s'avoue chrétien, est déchiré par les ongles de fer et décapité [3].

La persécution s'étend de proche en proche et atteint les apôtres des Eduens. Bénigne avait évangélisé Langres, et s'était arrêté, si l'on en croit à de vieilles traditions, auprès d'une sœur de Faustus, le pieux sénateur d'Autun; Léonilla aurait

[1] C'était le *Castrum Trenorchii*, placé au-dessus de la ville actuelle de *Tournus*, bâtie plus bas, sur les rives de la Saône. Tillemont. t. III, 39.

[2] *Vita S. Marcel.*, ex veteri legendario eccl. Cabillon. Tillem. t. III, p. 39.

[3] *Passio S. Valer.* ex eod. legend.

eu trois petits-fils jumeaux, Speusippe, Eleusippe et Meleusippe, qui, baptisés le même jour, auraient été couronnés ensemble comme Symphorien [1].

Ce qui est plus indubitable, c'est que Bénigne évangélisait *Divio*, et confirmait sa prédication par des miracles, quand le préfet Térentius le fit périr dans d'effroyables supplices.

Andoche et Thyrse, à quelques lieues de là, mouraient aussi. Un riche marchand, Félix, allié peut-être de Faustus, à qui on donne à *Sedelocus* des parens et de vastes propriétés, les avait reçus et cachés ; il fallut briser ses portes pour lui arracher ses hôtes et il les suivit jusqu'au ciel [2].

Faustus et Symphorien, disent de graves récits, vinrent à la hâte recueillir le sang des martyrs, et ensevelir leurs restes vénérés. Symphorien, surtout, ne pouvait se détacher de leur tombeau, et Faustus s'empressa d'en consigner le souvenir de sa propre main [3].

Et par toutes ces funérailles le Christ triomphait; il triompha surtout à *Augustodunum* par la mort de Symphorien. Jusque là un sang précieux mais étranger, arrosait la terre éduenne, et, comme s'il eût fallu que le ciel s'ouvrît aux Celtes, par l'effusion de leur sang le plus pur, Symphorien marchait à la mort (Ann. 177).

C'était pendant une fête de *Bérécynthe*, qui attirait à la cité éduenne une grande foule de peuple; on portait en triomphe sur un char pompeux, à travers les rues l'image de la *mère des dieux*. La Providence voulut que Symphorien rencontrât ce profane cortége. En quelques instans il avait bravé la foule idolâtre, confessé sa foi, comparu devant le préfet Héraclius, reçu son arrêt de mort...; conduit au supplice, il franchissait la porte de Langres ; là on montre encore, après seize cent soixante-trois ans, la place où son héroïque mère lui adressa ces paroles dignes du livre des Macchabées, et consa-

[1] S. Julien de Baleure, *De l'illustre et très-anc. cité d'Autun*. 1581, p. 205.—Baronius *ad ann.* 179. XXXVII.—Longueval. t. I, p. 43.—Tillem. tom. III, p. 603.

[2] Tillemont. *Hist. eccl.* t. III.—Baillet, XXIVe *jour de sept.*

[3] Tillem. III, 40. — Boll. *Mars*. tom. II, p. 33.

Depuis ce massacre, Lyon s'efface visiblement; son influence, son Eglise, son nom même est inaperçu, tandis qu'Autun reprend son ancienne importance, fixe l'attention des empereurs, et devient plus d'une fois le centre des diverses combinaisons politiques qui changent la face des Gaules.

Des édifices importans s'élèvent sous les auspices d'une impératrice chrétienne, Julia Mammæa, mère d'Alexandre Sévère, dont la pacifique tolérance favorisa les Chrétiens, et laissa se développer sans orages la foi naissante des Eduens [1] (vers 232).

Sous le règne de Philippe (244), que de graves auteurs font chrétien, partout la religion nouvelle marche rapidement à son complet triomphe; des idoles sont publiquement brisées,

[1] Dans le riche et curieux cabinet de M. Ed. d'Espiard, on voit une médaille en plomb, à l'effigie de Julia Mammæa, trouvée récemment dans la maçonnerie d'un édifice antique, situé dans le clos de la célèbre abbaye de S. Jean-le-Grand; cette médaille prouve que des constructions importantes furent faites à Autun au tems d'Alexandre Sévère. Julia Mammæa était chrétienne, et il serait permis de penser que, dès le tems de cette princesse, on ait bâti à Autun des oratoires et des baptistères. On ne peut douter, dit Courtépée (III. 418), que sur la fin du 3e siècle il n'y ait eu un oratoire dédié à S. Etienne, qu'on doit regarder comme la première cathédrale. Les Chrétiens de Lugdunum, peu d'années après le massacre de leurs frères, ouvrirent publiquement la chapelle des Maccabées sur le penchant méridional de la montagne de Fourvières. (*Hist. de Lyon*, par C. Beaulieu, 129). Le même auteur parle d'une église des apôtres antérieure à Constantin, p. 131. Il est d'ailleurs indubitable et incontesté que les Chrétiens avaient partout des églises avant Constantin. Il y en eut jusqu'au centre des cités impériales, en face du palais des empereurs, par ex. à Nicomédie. Aurelien, bien que persécuteur, fut consulté concernant la possession d'une église en litige, et il déclara qu'elle appartenait à l'évêque qui communiquait avec Rome. Autun, qui conserve encore une crypte sous le palais épiscopal, pouvait donc avoir une église, un baptistère, des tombes, des inscriptions publiques, et il serait étrange qu'on n'en ait point eu pendant les 80 ans de paix, qui s'écoulèrent de la mort de S. Symphorien à la persécution de Valérien, de 177 à 257. Il n'est pas inutile, ce semble, pour fixer l'époque du monument d'insister sur ces faits et ces dates. (Voir Baron. *Annal.* t. I, ad ann. 211. VII. Ad ann. 245. II. Ad ann. 287. VI. Ad ann. 302. IV. XII. XIII. — *Art de vérifier les dates.*

des temples s'élèvent au vrai Dieu, les missions s'étendent, les évêchés se fondent, la Gaule est sillonnée par de nouveaux apôtres, et pendant près de 75 ans passés sans persécution connue, Autun, chrétien, grandit en même tems que la cité Augustale reparaît sur la scène.

Valérien, qui, au milieu de tant de soldats et de barbares couronnés, conservait avec le vieux sang romain, les goûts littéraires des premiers Césars, passa par Autun, et dut se plaire dans la société polie de ses rétheurs et de ses grammairiens (vers 257).

Posthume, nommé le restaurateur et l'hercule des Gaules (vers 260), fit de la vieille cité, ceinte encore de fortes murailles, une de ses places d'armes, et put y braver dans un long siége toute la puissance de Gallien. Victorin, dont les médailles sont semées sur notre sol, et Victorina, sa mère, suivirent la fortune et les goûts de Posthume (267).

Tétricus attacha tant de prix à la possession d'Autun, que sept mois de siége ne lui parurent pas trop longs pour s'emparer de ses ruines (268-274).

Mais Claude s'y fit surtout aimer, et de lui date ce long attachement aux Flaviens, qui se manifesta si vivement sous Constance Chlore et Constantin, et qui valut à Autun le nom de *Flavia* (268).

Cependant l'humble église, retirée dans le polyandre de la *via strata*, croissait au milieu de ses tombeaux, et comme il arrive aux choses divines, se fortifiait plus par les tribulations que par les succès [1].

[1] Nous ne voulons point prévenir le jugement des Paléographes, de qui, en ce moment, relève l'inscription, en présentant de nouveaux essais d'interprétation. Nous signalerons cependant l'acrostiche complet que nous avons cru remarquer dans les initiales des onze lignes χριστος εν κοπω *le Christ est venu dans la souffrance*. Ce mot résume les trois premiers siècles de l'Eglise. C'est la devise de ces premiers chrétiens qui passaient par le monde, faisant le bien et souffrant pour la justice; ce serait de plus la date décisive du monument. Mais que l'acrostiche soit admissible ou non, le mot χριστος se lit partout sur les marbres d'Autun, et ce mot, employé sans nulle explication, appartient exclusivement à l'époque que nous assignons. Au 4e ou 5e siècle, et plus tard encore, on emploie, il est

Après les premiers apôtres, un nom sénatorial et très-célèbre à Lyon commence l'épiscopat éduen; *Amator* ou *Amandus* recueille, console, étend l'église affligée, fait le bien à l'écart, disparaît dans l'ombre des tems, et lègue son église à un saint homme, *Martin*, dont le nom sera plus tard illustré dans la Gaule.

Après 80 ans de paix (en 257) apparaît un jeune martyr, un second Symphorien, *Flocelle*, aux prises avec Valérien, l'empereur lettré et tolérant comme Néron. Flocelle l'étonna par son héroïsme précoce, et lui parut un être magique. C'était seulement l'ange consolateur de ses frères persécutés; ni les chevalets, ni les flammes, ni les tigres, ni les satellites de Valérien ne purent rien sur lui; il fallut, pour fermer la bouche à l'éloquent enfant, lui percer la langue, lui garotter les bras, lui arracher la vie par le glaive [1].

C'est alors, et peut-être parce que la cité trop païenne encore avait trempé les mains dans le sang innocent, qu'Autun est frappé comme Lyon; fidèle aux Flaviens, et seul aux prises avec Tétricus, maître de la Gaule, il est assiégé sept mois, pris et saccagé. Les bandes des *Bagaudes*, qui depuis l'ère romaine s'agitaient dans les montagnes, descendent de leurs rochers, passent et repassent sur les ruines laissées par Tétricus, les impôts usent les dernières ressources, et la persécution demande encore du sang [2].

Année 274. — Aurélien, qui s'attacha surtout à frapper les prêtres et les temples des Chrétiens, signala son passage à Au-

vrai, le même symbole, mais d'une manière toute différente; on n'en fait plus un secret, on place toujours à côté du mot ἰχθὺς le nom du Christ; ici au contraire, nulle part le Christ n'est nommé, nulle part le symbole n'est expliqué, le secret était donc encore un devoir, une nécessité; l'Église n'en était donc pas encore à son ère de liberté. Nous donnerons plus de jour à cette opinion, dans un second article, où nous comparerons l'inscription avec les idées qui dominaient dans l'enseignement des apôtres éduens.

[1] *Brev. eld.* ad diem 17. sept. Il est possible que l'on ait confondu dans les anciennes légendes le préfet de l'empereur avec l'empereur même.

[2] Eumene. *Panegyr.* II. *ad Const. Aug. pro grat. act.* n° 4; item. *orat. pro restaur. schol.* n° 4.

tum par la mort de plusieurs martyrs, dont le plus illustre fut *Révérien*, l'un des successeurs d'Amator [1].

Ce fut le dernier assaut qu'eut à essuyer la foi éduenne; la cité Gallo-Romaine renaissait chrétienne à force de souffrances. La désolation était à son comble sur la fin du 3e siècle; les familles sénatoriales avaient disparu ou s'étaient retirées jusqu'aux pieds des Pyrénées [2]; les campagnes étaient dépeuplées, et il fallut que Constance Chlore transportât des peuplades de Francs dans les plaines de Troie, de Langres, et probablement jusque dans les montagnes éduennes [3] (292-306).

Mais de ce moment date une nouvelle et brillante époque. Les Flaviens, amis d'Autun, ont recommencé pour long-tems cette domination pacifique et fortunée qui fit deux fois les délices de l'empire, et laissa respirer le monde et l'Eglise jusqu'à l'invasion des Barbares [4].

Constance se hâte de relever la cité fidèle; il appelle, il envoie du fond de la Bretagne d'habiles ouvriers; les palais, les thermes, les aquéducs, les édifices publics et particuliers, sortent des ruines; les familles illustres reparaissent, les écoles s'ouvrent, et une nombreuse jeunesse se presse autour du rhéteur Eumène [5].

[1] Crevier liv. XXVII. — Pagi. t. 1, p. 291. — Usuard *martyrol.* 1 Junii.

[2] Auson. *inter Parental.* c. IV. V.

[3] *Hist. univers. des Angl.* t. XXIV. édit. in-8°, 528.

[4] Il est remarquable que depuis Auguste jusqu'à l'invasion des Barbares, les deux seules époques où Rome et le monde semblent se reposer, sont celles où des Flaviens règnent, d'abord sous Vespasien et Titus, puis sous Constantin, qui descendait des premiers Flaviens.

[5] La famille d'Eumène venait de la Grèce; son aïeul était d'Athènes, d'où il passa à Rome et y enseigna l'éloquence avec un éclat flatteur qui eût pu le retenir dans la ville impériale. Néanmoins il vint à Autun, qui lui offrit tant d'agrémens qu'il s'y fixa, et continua d'y enseigner jusqu'à l'âge de 80 ans. Deux autres rhéteurs le remplacèrent successivement, avant que le célèbre Eumène ne prît lui-même la direction des écoles Méniennes; ainsi à une époque voisine des premiers apôtres, il y avait à Autun des familles grecques, opulentes et savantes, parmi lesquelles pouvait se trouver celle dont les noms apparaissent dans l'inscription grecque. Au reste, cette famille pourrait bien être indigène et gauloise, si l'on en juge par les noms gallo-romains, *Ascandios* et *Pectorios*, qu'on lit sur les marbres d'Autun. *Hist. littér.* t. 1, 1re partie, p. 318, 2e partie 44.

De plus nombreux disciples accourent sous la houlette du savant évêque *Rhetice*, que la famille de Constantin honora d'une estime méritée. Grâce sans doute à son influence protectrice, les fureurs de Rictiovare, exécuteur sauvage des ordres de Galère, ne pénétrèrent pas à Autun. On sait d'ailleurs que la maison de Constance était pleine de chrétiens, et que son palais ressemblait à une église; on sait qu'obligé de publier les nouveaux édits, il se contenta d'en faire lecture à ses officiers, et qu'il chassa de sa présence les apostats comme des traîtres; on sait qu'il laissa seulement abattre quelques temples, et qu'autant qu'il dépendit de lui, l'Eglise fut libre sous son gouvernement. L'impératrice Hélène était chrétienne, il ne manqua peut-être à Constance, Chlore, pour l'imiter que de ne l'avoir pas répudiée [1].

Constantin fut plus heureux, et dès son passage à Autun, en 311, après avoir accueilli avec attendrissement les principaux de la ville, remis les taxes arriérées, diminué les impôts, accordé de nouveaux secours pour l'ornement et le soulagement de la ville, il ne parut pas aux temples, et s'occupa peu de les relever de leurs ruines. Même il est remarquable qu'Eumène, qui dans ses premiers panégyriques épuisait pour le louer toutes les réminiscences mythologiques, change véritablement de ton dans le discours prononcé à cette occasion, comme s'il eût senti que la cause des dieux était perdue, et qu'il y avait contre eux la force de la vérité, la puissance du jour et tout l'avenir [2].

Peu après Constantin et toute son armée rencontraient sur le chemin de Rome le *Labarum* [3]. Près de lui nous retrouvons

[1] Euseb. *de vitâ Const.* lib. I, c. XIII, XV et XVII. *Ed.* Vales. — *Hist. univ. des Angl.* XXV, p. 6. — Optat. Milev. lib. I, p. 44. — Lact. c. 15, p. 18.

[2] *Orat. pro grat. act.*

[3] Une foule de médailles frappées à Autun avec le monograme du Christ, la croix grecque qui de tems immémorial figure dans les armes de la ville et du chapitre, d'anciennes traditions locales, les noms de *lux*, de *sainte Croix*, donnés à deux villages placés sur les deux voies de Châlons à Lyon, l'autorité des P.P. Perry, Morue, Thomassin, induiraient à placer près d'Autun le théâtre de l'apparition du *Labarum*. Peut-être serait-il possible, en recueillant ces données, en explorant attentivement

jusqu'à Rome l'éloquent évêque d'Autun, qui juge et prononce par ordre de Constantin dans d'importantes affaires, qui parle dans les conciles et s'assied à côté des premiers pontifes, qui compose contre le schisme et l'hérésie des écrits dont S. Jérôme admirait la grandeur, et dont S. Augustin vénérait l'autorité [1].

Ainsi à Autun, comme partout le monde romain, la lutte n'était pas incertaine quand vint Constantin; le paganisme, usé comme religion bien avant l'ère chrétienne, n'était plus qu'un rouage du despotisme impérial, qui devait se briser du jour où cesserait l'empire de la force, pour faire place au règne de l'intelligence, et ce moment était venu. Le quatrième siècle se levait sur le monde avec la plus belle génération de génies qui se soit vue sous le soleil. Qu'il y eut ou non un chrétien de plus, nommé César, la chose importait peu; le sceptre du monde appartenait au Christ, et sa victoire était écrite au ciel bien avant et bien plus haut que le labarum.

C'est toutefois un beau jour dans les annales éternelles du christianisme, que celui où Rome vit, muette de stupeur, un empereur proclamant qu'il devait une grande victoire au gibet d'un crucifié; des légions romaines croisées et marquées au casque et au bouclier du signe du Christ; un sénat rendant grâces au ciel de tout cela, décrétant l'abolition à perpétuité de ces hécatombes humaines nommées persécutions, et inscrivant sur le marbre d'un arc de triomphe qui subsiste encore, que Constantin avait sauvé l'état *par un courage héroïque et par une inspiration divine* [2].

On nous pardonnera d'avoir parcouru trop longuement sans doute trois siècles enveloppés de ténèbres, pour aider à découvrir le jour, le but, la pensée mystérieuse de l'inscription autunoise. Le champ s'est élargi à mesure que nous le parcourions, et pour ne rien omettre, nous avons rappelé plus d'un

les lieux indiqués, d'éclaircir l'un des plus intéressans problèmes de l'histoire ecclésiastique.

[1] D. Aug. lib. 2. *contra Julian. Pelag.* cap. 3, n° 7. — Hieronym., *in catal. scrip. eccles.* — Greg. tur. *De glor. confess.* — *Hist. littér.* t. 1er, 2e partie, 89.

[2] *Hist. univ. des Angl.*, t. xxv, p. 64 et suiv.

fait déjà connu, nous avons touché à toutes les origines éduennes. Nous espérons faire jaillir plus de lumières encore sur l'*inscription* et aborder plus directement ses détails, en présentant encore quelques observations dogmatiques et liturgiques. Résumons en quelques mots les faits qui nous semblent se rattacher immédiatement à notre but.

— Autun, cité druidique et romaine, fut de bonne heure initié aux lettres grecques;

— Vers 160, des apôtres venus de la Grèce, prêchent la foi;

— Ils trouvent à Bibracte une famille sénatoriale déjà chrétienne;

— Martyrisés vers 177, leur œuvre se poursuit sans trouble pendant 80 ans;

— Alors Autun prospère, les écoles surtout sont florissantes;

— Ces écoles et des familles grecques rendent la langue grecque populaire;

— Des églises, des oratoires s'élèvent dans le Polyandre de S. Pierre;

—La persécution recommence, tout souffre à Autun jusqu'à Constance Chlore;

— La ville est saccagée, les églises et les temples sont renversés;

— La foi est tolérée, favorisée même par Constance Chlore;

— La foi triomphe sous Constantin; en même tems et peut-être aux mêmes lieux apparaissent Rhétice et le Labarum.

II. — Études dogmatiques.

Les idées générales de l'inscription se rattachent à l'enseignement des apôtres Eduens, aux monumens liturgiques et dogmatiques d'Autun, aux écrits de saint Irénée.—Prédications gnostiques à Lyon.—Valentin. —Marc. —Zèle des disciples de saint Jean contre les Gnostiques. —La Mission de Smyrne, spécialement dirigée contre Valentin. — Examen de l'enseignement des Gnostiques, des apôtres d'Autun et de l'inscription autunoise sur le Verbe,—le Baptême, l'Eucharistie,—les Morts.— Symbole du Poisson. — Conclusion et Résumé.

I. La prédication de la foi à Autun sur la fin du second siècle, sa propagation assez paisible pendant le cours du troisième; la nécessité de recourir à des symboles et à un langage emblématique, pour exposer publiquement les dogmes; l'état florissant

des lettres grecques dans les écoles méniennes; la présence à Autun de plusieurs familles grecques, opulentes et savantes; l'érection de quelques monumens chrétiens; des inscriptions grecques placées à cette époque sur des édifices publics, nous ont fait conclure qu'une famille grecque ou gallo-romaine avait fait graver au troisième siècle l'inscription qui nous occupe.

Cette conclusion nous semble confirmée par les idées générales que l'on peut signaler sur les marbres d'Autun. Sans rien prononcer encore sur les détails, qui appartiennent aux savans paléographes occupés à les déchiffrer, il est permis de constater les points suivants :

La divinité de Jésus-Christ, Sauveur;

L'efficacité divine du Baptême;

L'Eucharistie, où Dieu se donne en aliment aux saints;

Les Grâces que répand la Sagesse, prodigue en trésors;

La Prière pour les morts dont Dieu est la lumière.

Or, quelle place occupaient ces saintes et salutaires pensées dans l'enseignement des premiers siècles? Quelles traces en reste-t-il dans nos traditions locales?

Ici s'ouvre un nouvel et vaste champ, l'examen des écrits de nos apôtres, et des premiers monumens de la liturgie éduenne, et ce double examen doit précéder et éclairer la restitution complète du texte précieux sur lequel nous appelons l'attention.

Ici encore, comme précédemment, nous toucherons à beaucoup d'objets; nous ne pouvons nous interdire les vues générales qui s'ouvrent naturellement devant nous; les *marbres d'Autun* parlent comme tous les monumens des premiers âges de foi; on pense et prie autour des apôtres éduéens comme partout le nouveau monde chrétien, et derrière l'étroite enceinte du Polyandre de la *via Strata* apparaît nécessairement le vaste horizon de l'Eglise universelle.

Il est reconnu d'ailleurs que les *marbres d'Autun* présentent à l'archéologie nationale l'unique inscription de tombe chrétienne en caractères grecs des premiers siècles; à la paléographie plusieurs formes, sinon nouvelles, au moins rares de l'alphabet grec [1]; à l'épigraphie française, qui se forme et commence à

[1] Le *fac simile* qui se trouve ici, et n° III, t. XIX, p. 195, des *Annales de Philosophie chrétienne*, représente autant que possible la forme des

recueillir ses trésors, une page inédite; à la théologie monumentale, peu riche en nos contrées, un témoignage inattendu et digne d'être accueilli avec vénération.

C'est assez pour qu'il nous soit permis d'élargir un peu notre espace, et d'évoquer quelques-uns des grands souvenirs des premiers âges chrétiens autour de la tombe éduenne, muet et fidèle témoin d'une grande lutte entre la foi nouvelle aux prises avec le gnoticisme oriental et le polythéisme impérial.

Cette lutte remplit les écrits de nos Pères dans la foi, à la tête desquels se place par le droit du tems et du génie, saint Irénée, le premier et l'un des plus admirables docteurs de l'Eglise gallicane, le frère de nos apôtres, le témoin fidèle de leur enseignement, l'ardent et triomphant adversaire de toutes les erreurs qui sous ses yeux attaquaient déjà la foi naissante des populations ségusiennes et éduennes. Ses écrits et ceux de saint Rhétice, le sublime et pompeux docteur d'Autun, comme parle saint Jérôme, suffisent, bien qu'emportés presque tout entiers par le tems, pour reconnaître les idées qui dominaient autour d'eux, les points sur lesquels de préférence se portait le zèle des apôtres éduens, sur lesquels ils devaient plus spécialement fixer l'attention des fidèles, et qui ont ainsi pu et dû inspirer l'inscription autunoise.

II. Au moment où le vieillard de Smyrne et ses compagnons enseignaient dans la Gaule le Dieu nouveau; partis de l'Orient comme eux, des apôtres d'erreur remontaient avec eux le Rhône et les suivaient partout le long de nos fleuves [1].

C'étaient des adeptes du Gnoticisme, immense et confuse doctrine qui, émanée des sanctuaires de l'Orient, traversa le monde, et ramassa sur son chemin tout ce qu'avaient enfanté de plus mystérieux la magie chaldéenne, la cabale juive, la théurgie égyptienne et l'éclectisme alexandrin.

Valentin, le plus audacieux penseur du Gnoticisme, venait de faire des efforts de géant pour coordonner et vivifier ce chaos;

lettres de l'inscription; mais nous devons avertir qu'un très-beau *portrait* de grandeur naturelle de cette inscription, dessiné par M. de Saint-Géran, se trouve à la Bibliothèque royale.

[1] *Opera* S. Iren., *dissert. prav.*, D. Massuet, p. 61. Tillemont, t. III, p. 87.

et le plus habile de ses disciples, *Marc*, en même tems essaya de revêtir les sophismes de Valentin d'une apparence de culte, d'hiérarchie, de religion [1].

Marc était peut-être à la tête des apôtres de la science nouvelle, (γνῶσις) venus jusqu'à *Lugdunum*; saint Jérôme le fait voyager de l'orient jusqu'au fond des Espagnes. C'était au moins ses disciples immédiats que rencontra Irénée sur les rives du Rhône [2].

Ils affectaient un maintien plein de grandeur et de fierté, fronçaient le sourcil, marchaient avec une gravité pédantesque, parlaient avec emphase, recommandaient surtout à leurs adeptes de se croire des êtres surnaturels [3]: étrange contraste avec la simple et douce humilité des apôtres du crucifié, qui mettaient leur orgueil dans la honte et la folie de la prédication.

Habiles du reste à jouer leur rôle, les Marcosiens savaient adresser à la foule, aux sages, aux chrétiens, à tous un langage éloquent et propre à tous.

Avec la foule, avec les derniers et grossiers partisans des

[1] Valentin, *homme peu vulgaire*, dit Origène, puissant de génie et d'éloquence, selon Tertullien, vécut d'abord en Égypte et s'y nourrit de toutes les subtilités de la philosophie Alexandrine; à peine converti, il tenta de supplanter un martyr dans l'épiscopat; repoussé du sanctuaire, il jeta le masque, se fit chef de secte, promena ses prédications de l'Egypte dans l'Orient, l'Asie-mineure, la Grèce, jusqu'à Rome, et revint mourir dans l'île de Chypre. Il commença à dogmatiser vers l'an 136, et se trouva à Rome au moment où St. Pothin et St. Irénée y passaient avec St. Polycarpe, qui poursuivait partout les gnostiques. Marc était contemporain d'Irénée, et peut-être compagnon de Valentin. D. Massuet. *diss. præv.* p. XIII—XVI Matter, *hist. du gnosticisme.*

[2] Hiero. *epist.* 53, al. 29; in cap. 64, Isaiæ.

[3] Est inflatus iste talis, neque in cœlo neque in terrâ putat se esse, sed intra Pleroma introisse, et complexum jam Angelum suum; cum institorio et supercilio incedit, gallinacei elationem habens. Iren *op.* D. Massuet, lib. III, cap. XV, n° 2. Nous citerons presque toujours l'édition de dom René Massuet. Paris, 1710.

vieilles superstitions, ils parlaient le pittoresque langage des jongleries, étalaient le mystérieux appareil de quelques cérémonies théurgiques, assistaient aux fêtes païennes, aux repas des idoles, aux jeux sanglans des cirques, se mêlaient au culte de Mithra, populaire en nos contrées, et surtout excitaient tous les instincts honteux des masses par une morale ignoble et complaisante jusqu'au crime [1].

Au milieu des habiles, des savans, des sages, qui tous avaient aussi une tendance aux rêves de l'Orient, ils empruntaient aux théosophies orientales, au néo-platonisme, aux doctrines pythagoriciennes, de pompeuses spéculations sur Dieu, le monde et l'homme, sur l'essence et la hiérarchie des êtres, sur l'origine et la fin, la chute et la réparation de l'humanité.

Il y avait dans ces doctrines audacieuses danger pour les simples et les esprits téméraires; car on invoquait les évangiles, les traditions secrètes, les écritures apocryphes, jamais la raison [2]. On récitait pieusement quelques mots d'Écriture-Sainte, on prononçait avec respect les noms sacrés, on imitait même les prédications des apôtres, on affectait en tout une apparence d'orthodoxie [3].

Marc surtout, par ses prestiges, entraîna un grand nombre de fidèles. *Irénée* s'en plaint à diverses reprises; et tels étaient les artifices du novateur, qu'il incline à croire qu'un génie mauvais l'accompagnait, et mettait sur ses lèvres les séduisantes paroles qui entraînaient la foule après lui [4].

Il y avait danger du côté même des infidèles qui confondaient avec les chrétiens ces faux frères, leur prêtaient à tous les mêmes doctrines, les mêmes impiétés, les mêmes scandales; et toute-

[1] Iren. *op.* lib. I, c. VI, n° 2, 3, 4, XV, 6.

[2] Les novateurs les plus téméraires n'avaient point encore inventé *la religion à priori*, le bon sens antique persistait à croire toute croyance traditionnelle « Aucune école de gnostique, dit M. Matter, ne donna la raison de l'homme pour source du système qu'elle professait. » Irén. Traduction française dans les *Pères* par M. de Genoude; *introduct.* XXI.

[3] Iren. *op.* lib. III, cap. XV, n° 2.

[4] *Ib.* lib. I, cap. XIII, lib. III, cap. XV.

fois vouaient aux vrais chrétiens une haine privilégiée, blasphêmaient leur religion et flétrissaient ces enfans si purs de la primitive Église par d'épouvantables calomnies.

Aussi l'Église en était bien autrement préoccupée que des violences du paganisme; elle se rit de l'assaut des puissances, et quand peuples et rois se lèvent contre elle, tranquille, elle bénit ses enfans et les envoie à la mort. Le paganisme en appela à la force, il fut vaincu par des rivaux qui se faisaient égorger. 126 ans de persécution passent sans que l'Église daigne élever la voix pour foudroyer les dieux; et depuis, 186 ans passent encore à travers les tempêtes; et à peine, de loin en loin, quelques martyrs courant à la mort, jettent aux païens, impuissans à répondre, leurs victorieuses apologies [1].

Mais à l'apparition d'un hérétique tout s'émeut; les fidèles fuient, demeurent à l'écart; les *sentinelles* avancées (ἐπίσκοποι) vont à la découverte; les cris d'alarme des *anciens* (πρεσβύτεροι) signalent les novateurs; leurs épîtres les démasquent; leurs écrits les confondent; leurs chants populaires, passant de bouche en bouche, les flétrissent; on se recueille avant de mourir, pour protester jusque sur sa tombe; et les martyrs eux-mêmes, au fond de leurs prisons, prient sous la hache des bourreaux pour les faux frères, et les maudissent s'ils persévèrent.

III. Saint Jean et ses disciples semblent s'être imposé pour mission spéciale de poursuivre le *gnosticisme;* les apôtres de Smyrne surtout s'attachèrent sans paix ni trève à extirper les doctrines de Valentin et de ses adeptes.

On sait que l'évangile de saint Jean fut un solennel démenti donné par Dieu même aux premiers gnostiques [2]. Malgré sa douceur, le disciple bien-aimé défendait de recevoir l'hérétique sous son toit et de le saluer [3]; se trouvant à Éphèse, sous le même toit que Cerinthe, il s'enfuit précipitamment en s'écriant

[1] St. Aristide a publié la première *apologie* vers l'an 126.

[2] Iren. *op.* lib. III, c. XI, n° 1.

[3] Joann. II, 10. I, c. IV, 1, 2, 3. *Epist.* I, c. IV, 1, 2, 3. *Ep.* II, 10.

qu'il craignait que les bains ne s'écroulassent par la seule présence de Cerinthe, l'ennemi de la vérité [1].

Saint *Polycarpe* est célèbre par son horreur pour les hérésiarques : « Je puis, dit Irénée, attester en face de Dieu que, si le » bienheureux et apostolique vieillard eût entendu une nou- » veauté impie, poussant un cri et se bouchant les oreilles, il eût » dit en fuyant : O beauté divine! à quels tems m'avez-vous » réservé, pour subir de telles choses [2] ! » Aussi alla-t-il jusqu'à Rome pour combattre l'erreur, et rencontrant sur son chemin Marcion, qui osa lui dire : *Me connais-tu ? —Je te reconnais*, répondit-il, *pour le premier né de Satan* [3].

Saint Irénée parle souvent d'un vieillard qui lutta contre Marc, qui lui adressa de véhémentes paroles, qui composa contre lui une sorte de chant populaire ; il est appelé le pieux, le divin vieillard, le héraut de la vérité. Irénée le cite avec vénération, en appelle à ses maximes, et cache obstinément son nom. Le vieillard ne serait-il point le vénérable saint *Pothin*, et sa modestie n'aurait-elle pas impérieusement commandé le silence à son disciple qui ne le nomme nulle part [4]?

Mais le plus ardent antagoniste des Gnostiques est saint Irénée : *explorateur très curieux de toutes les doctrines*, comme l'appelle Tertullien, il sonda tous les secrets des sectes gnostiques, démasqua surtout *Valentin*, et laissa dans ses écrits un modèle de polémique savante, modérée, parfois éloquente. Au milieu d'une vie agitée et abrégée par le martyre, il trouva assez de tems et de calme pour composer contre les hérétiques ses *lettres à Florinus* et à *Blastus*, ses écrits *contre Marcion*, ses traités *de la monarchie*, de l'*ogdoade*, enfin sa grande *réfutation de la prétendue science* ou *gnôse*, ses cinq *livres contre les hérésies*, les seuls de ses écrits qui soient parvenus jusqu'à nous. Cette lutte incessante d'Irénée suffirait pour nous indiquer les idées

[1] Iren. *op.* lib. III, c. III, n° 4.
[2] Iren. *op.* fragm. *epist. ad Florin.* ap. D. Massuet, p. 340.
[3] Iren. *op.* lib. III, c. III, n° 4.
[4] Iren. *op.* lib. I, c. XIII, n° 3, c. XV, n° 6.

qui occupaient le plus de place dans l'enseignement de nos Apôtres [1].

Tout ce qui se rattachait à la mission de Smyrne partageait ce zèle ; deux disciples ou compagnons de saint Irénée, *Caïus* et *Hippolyte*, long-tems indépendans de toute Église pour attaquer plus librement l'erreur, se fixèrent à Rome, et repoussèrent constamment les hérésies qui s'efforçaient de pénétrer au centre de la foi [2].

Il n'y eut peut-être rien de plus remarquable que le zèle des martyrs de Lyon. Ils sont dans les fers, ils attendent un arrêt de mort, et pendant que la sentence de l'empereur traverse les Alpes, ils consacrent leurs derniers instans à écrire à leurs frères d'Asie pour les prémunir contre les nouvelles doctrines [3].

On voit encore les compagnons d'Irénée prêcher de préférence partout où s'était répandu le *culte Mithriaque*, dont les mystères sabéistes se liaient aux doctrines orientales de Valentin. Ainsi on trouve *Andéole* prêchant au bourg qui porte son nom, et où l'archéologue visite encore un *bas-relief de Mithra*, sculpté sur le rocher [4]. *Marcel* s'arrêta à Châlons, qui inscrivit son hommage au *soleil* au fronton de ses portes [5]. *Andoche* et *Thyrse* moururent à Saulieu consacré au *soleil* [6]; *Bénigne* à Dijon, où l'on a trouvé une inscription *mithriaque* [7]. *Autun* avait un temple d'*Apollon*, célèbre par ses eaux thermales, et dont Eumène décrit avec complaisance les merveilles [8].

On a trop peu signalé, ce semble, le mouvement gnostique qui s'opposait partout à la marche de la croix, et le but

[1] Matter, *histoire du Gnosticisme*. Voir *traduct. de St. Irén.*, par M. de Gen. p. VI.

[2] *Hist. litt. de Fr.* t. Ier, IIe partie, p. 356, 361.

[3] Tillemont, t. III, p. 81.

[4] Millin. *Voyage*, t. II, p. 119.

[5] *Acta S. Marcelli* ap. Chifflet, *hist. de Tournus*.

[6] Solis locus, *Saulieu*; Courtépée.

[7] Montfaucon, *Palæogr. græca*.

[8] Eumen. *panegyr. Const. Aug.*, n° 22.

spécial des premières missions apostoliques. Nous devions donner ces détails, afin que l'on ne soit point surpris, si les marbres d'Autun rappellent cette opiniâtre lutte de toute la mission de Smyrne contre les Valentiniens; et pour préciser ces rapprochemens, nous rappellerons de point en point le triple enseignement des Gnostiques, des Apôtres éduens, et de l'inscription autunoise.

IV. « Tout se réduit à trois choses, disait Valentin: le *Plérôme*,— l'*âme du monde*, — le *monde corporel et visible*[1]. » Ce sont les trois mondes des platoniciens[2].

« Le *plerôme*, c'est la plénitude de la Divinité, la source, le type, l'idée des êtres, le lieu des *Éons*. C'est le *monde intelligible* de Platon, le *plerum*, l'*amon* ou le *piromis* des Égyptiens[3]. »

« Dans le *plerome*, il y a trois émanations, trois hiérarchies » d'Éons, engendrés les uns des autres, et descendant d'une » source inconnue, de l'abîme, du Bythos. » Ces triades sont ncore empruntées aux doctrines égyptiennes[4].

Les *Eons* semblent n'être que les manifestations variées d'un Dieu unique et universel; que les diverses faces d'un subtil et vaste panthéisme. Car les Valentiniens ne nient point l'unité du principe divin, et parmi les *éons* se trouvent pêle-mêle, comme êtres ou comme idées distinctes, le Verbe, le Christ, Jésus, les anges, l'homme, l'Eglise.[5]

Aux confins de ce monde intelligible, et par des séries décroissantes, étaient relégués deux ordres de choses accessibles aux sens, l'âme vivante du monde, et l'univers visible.[6]

[1] D. Massuet, *dissert. præv.* p. xxv, n° 35.

[2] Marsil. Ficin. *in conviv. Platon.* c. 3.

[3] Iren. *op.* lib. 1, c 1, n° 1. *Dissert. præv.* p. xxv.— Iamblic. *de myst*, sectio c. 1 8. — Matter. Voir Iren. *de Gen.*, p. xxvi.

[4] Matter, *Histoire du gnost.* — Champollion-Figeac. *Égypte*, p. 245-248.

[5] D. Massuet, *dissert. prœv.* p. xxvii.—*Hist. de la philosophie*, par les directeurs de Juilly, p. 187. — Irén. lib. 1, c. 1.

[6] D. Massuet, *loco citato.*—*Hist. de la phil.* loco cit.

Un chaos avait été fécondé par une émanation échappée irrégulièrement du *Plerôme*, la *Sophia*, la mère des êtres, *Achamoth*, qui joue un grand rôle dans le drame théosophique de Valentin. C'est de l'ignorance, de l'impuissance, des larmes et du sourire de *Sophia* que naquit ce monde de matière, de folies et de passions, d'espérance et de déceptions, que le Christ est venu achever et réformer [1]. On connaît la grande illusion, la *Maya* des Indiens; on sait que pour eux ce monde est un rêve de Dieu qui dort éternellement, une scène changeante, et, comme parle un Brahme, l'une des 70,000 comédies qui amusent les loisirs de Brahma [2].

Pour expliquer la régénération du monde, il fallait bien recourir au christianisme; mais les Valentiniens imaginèrent un Sauveur formé du mélange de toutes les émanations divines, ni Dieu, ni homme; un être de raison, un être impossible; tenant le milieu entre le fini et l'infini; impassible, immortel, et qu'il ne fallait confondre ni avec le *Verbe*, ni avec le *Sauveur*, ni même avec le *Christ*; *Jésus* n'était rien de tout cela [3]!

V. Jésus n'était point dieu, n'était point homme, ne s'était pas incarné! C'était l'erreur capitale des Gnostiques, c'était saper par la base tout le christianisme; aussi dès que le Gnosticisme commença à poindre sur l'horizon, l'aigle de Patmos, fouillant d'un regard dans ses plus ténébreuses profondeurs, prit son essor jusqu'au sein de Dieu, et laissa tomber sur les nouveaux docteurs ces paroles divines que saint Augustin voulait voir écrites en lettres d'or aux portes de tous nos temples : « Dans » le commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et » Dieu était le Verbe; et le Verbe s'est fait chair, et il a habité » parmi nous! »

Or, n'est-il pas très remarquable de trouver en tête de l'in-

[1] Iren. *op.* lib. I, cap. II, IV, V.

[2] *Ann. de phil. chrét.*, t. II, p. 412, 418.— Et 3e série, t. I, p. 103.

[3] D. Mass., *dissert. laudat.* p. XLV, n° 73.— Iren. *op.* lib. I, XII, n° 3, lib. II, c. XIV, n° 5.—Lib. III, c. XVI, n° 6, 8.

scription d'Autun le mot symbolique, ΙΧΘΥΣ, qui résume en quelques lettres tout ce point de dogme, et dans les premières lignes une sorte de paraphrase du *Verbum caro factum*; car il est difficile de ne pas y lire ces mots: « Le fils de Dieu s'est mani-» festé, immortel parmi les mortels, c'est-à-dire, il est Dieu, il » est homme, il s'est fait chair, il a vécu parmi nous [1] ! »

Puis, écoutons une autre paraphrase que l'on dirait empruntée à notre Bossuet :

« Dieu est tout esprit et tout verbe, a dit Irénée ; — ce qu'il » pense, il le parle, et ce qu'il parle, il le pense ; car sa pensée » est Verbe, et son Verbe est pensée, la Pensée qui embrasse » tout [2].

« Sachez donc, ô insensés, que ce Jésus qui a souffert pour » nous, qui a vécu parmi nous, ce Jésus même est le Verbe de » Dieu.... Or, ce Verbe sorti du Père, qui est descendu, qui est » remonté, ce fils unique d'un Dieu unique, par la volonté du » Père, s'est incarné pour les hommes [3] !

« Il n'y a donc qu'un seul Dieu Père, et qu'un seul Christ, » Jésus, notre maître, qui est venu commander à tout et qui ré-» sume en lui toutes choses. Il est en tout homme et empreinte » de Dieu ; et résumant en lui tout l'homme, d'invisible, il s'est » fait visible ; d'incompréhensible, il s'est fait compréhensible ; et » d'impassible, passible ; Verbe-homme, il embrasse tout en lui ; » et si le Verbe de Dieu a puissance au-dessus des cieux, sur les

[1] Nous ne traduisons point encore, il nous suffit des pensées générales ; plus tard nous donnerons avec plus de précision l'interprétation littérale.

[2] Iren. *op.* lib II, c. XXVIII, n° 5. Deus autem totus exsistens mens, et totus exsistens Logos, quod cogitat, hoc et loquitur; et quod loquitur, hoc et cogitat. Cogitatio enim ejus logos, et logo smens, et omnia concludens Mens, ipse est Pater.

[3] Μάθετε οὖν, ἀνόητοι, ὅτι Ἰησοῦς ὁ παθὼν ὑπὲρ ἡμῶν, ὁ κατασκευώσας ἐν ἡμῖν, οὗτος αὐτός ἐστιν ὁ Λόγος τοῦ Θεοῦ . . . εἰ δὲ ὁ Λόγος ὁ τοῦ πατρὸς ὁ καταβάς, αὐτός ἐστι καὶ ὁ ἀναβάς, ὁ τοῦ μόνου Θεοῦ μονογενὴς Υἱὸς, κατὰ τὴν τοῦ Πατρὸς εὐδοκίαν σαρκωθεὶς ὑπὲρ ἀνθρώπων. lib. I c. X 3.

» intelligences et les créatures invisibles, il est de même roi des » êtres visibles et corporels, porte en lui tout empire, domine » l'Église dont il est la tête, et, selon les dispositions de sa sa- » gesse, attire tout à lui [1].

« Oui, il n'y a qu'un fils qui accomplit la volonté du Père, et » qu'une nature humaine où s'opèrent les mystères de Dieu, » dont la sagesse a façonné et uni un corps au fils; et ainsi, la » race de Dieu, le Verbe premier-né, descend dans sa créature, » c'est-à-dire dans l'humanité, pour s'y incorporer; et l'huma- » nité à son tour s'unit au Verbe, monte à lui, plane au-dessus » des anges pour être faite à l'image et à la ressemblance de » Dieu [2]. »

Tels sont les derniers mots de la dernière page de saint Irénée, et, comme si l'auteur de l'inscription autunoise en eût fait la lecture pour s'inspirer, tels sont à peu de chose près les pre-

[1] Unus igitur Deus Pater..., et unus Christus Jesus Dominus noster, veniens per universam dispositionem, et omnia in semetipsum recapitulans. In omnibus autem est et homo, plasmatio Dei : et hominem ergo in semetipsum recapitulans est, invisibilis visibilis factus, et incomprehensibilis factus comprehensibilis, et impassibilis passibilis; et Verbum homo, universa in semetipsum recapitulans : uti sicut in supercœlestibus et spiritalibus et invisibilibus princeps est Verbum Dei; sic et in visibilibus et corporalibus principatum habeat, in semetipsum primatum assumens, et apponens semetipsum caput ecclesiæ, universa attrahat ad semetipsum apto in tempore. lib. III, c. XVI, n° 6.

[2] Etenim unus Filius, qui voluntatem Patris perfecit; et unum genus humanum, in quo perficiuntur mysteria Dei..; per quam (sapientiam Dei) plasma ejus conformatum et concorporatum Filio perficitur : ut progenies ejus, primogenitus Verbum, descendat in facturam, hoc est in plasma, et capiatur ab eo; et factura iterum capiat Verbum, et ascendat ad eum, supergredens angelos, et fiet secundum imaginem et similitudinem Dei. lib. V, c. XXXVI, n° 3.—Il serait aisé de multiplier les témoignages des premiers pères sur les divers points de doctrine catholique que nous passerons en revue, mais nous nous en tiendrons aux traditions locales, à l'enseignement de St. Irénée surtout, que nous regardons comme l'héritage des Églises lyonnaises et Eduennes.

miers mots des premiers vers grecs : la race du Poisson céleste, le Verbe, fils de Dieu, a manifesté son immortalité parmi les mortels.

VI. Revenons aux Gnostiques. Il fallait, pour ne pas révolter les croyans les moins scrupuleux, colorer les impiétés valentiniennes d'une apparence de religion. Aussi Marc, le hardi prédicant des Gaules, emprunta à l'Église ses cérémonies les plus saintes, travestit son culte, son sacerdoce, son sacrifice, ses rites sacramentels.

Il avait un simulacre de Baptême qui rappelait les initiations des mystères païens ; on déployait la pompe d'une fête nuptiale ; on prononçait, comme aux mystères d'Éleusis, des paroles emphatiques hérissées de consonnances barbares ; on faisait, comme les catholiques, quelques onctions, et on s'arrogeait une perfection inamissible, illimitée, supérieure à celle des Anges [1].

Saint Irénée, qui a mentionné et fidèlement décrit tous nos sacremens, oppose aux ablutions stériles et profanes du novateur l'ineffable et invisible vertu des mystères catholiques par qui renaissent en Dieu l'enfant au berceau, le jeune homme et le vieillard, — le bain régénérateur nécessaire à l'homme déchu, comme l'eau de Siloë à l'aveugle-né, la source qui rejaillit à la vie éternelle et purifie le monde, comme l'eau du déluge [2]. Voilà ce que donnent à ceux qui croient, celui qui est toujours le seul et même Verbe de Dieu, et l'esprit sanctificateur qu'Irénée appelle généralement la Sagesse de Dieu [3].

Tout ce qu'on a conservé des *grands* ouvrages de saint Rhétice, se réduit à deux passages précieux, qui concernent précisément les deux points les plus brillamment traités dans l'inscription autunoise : le Baptême et l'Eucharistie.

Saint Augustin cite deux fois le premier passage et toujours avec une sorte d'admiration. « Ce grand homme, dit-il, en par-

[1] D. Massuet, *Diss.* p. LII.—Iren. lib. I, c. XXI.

[2] D. Massuet, *Diss.* p. CLVIII.—*Annotation.* Feuardent, in l. I, c. XVIII.

[3] Iren. *op.* lib. IV, c. XX, n° 2, 3, etc.

» lant de saint Rhétice et en nommant avec lui saint Irénée, » saint Cyprien, saint Hilaire, saint Olympe, saint Ambroise, ce » grand homme ayant occasion de parler du baptême, disait : » Personne n'ignore que le baptême ne soit la première indul- » gence dont l'Église use envers nous. C'est là que nous nous dé- » chargeons de tout le poids de notre ancien crime; c'est là que » nous nous lavons des anciennes souillures de notre ignorance » criminelle; c'est là enfin que nous nous dépouillons du vieil » homme, avec ce qu'il apporte de criminel en naissant [1]. »

Or, après les premiers vers de l'inscription autunoise, qui contredisent formellement l'erreur capitale des Gnostiques, il est question du baptême en termes d'une magnificence et d'une noblesse qui n'appartiennent qu'à la haute antiquité, et qui rappellent les riches expressions des Irénée et des Rhétice :

Rends la vie à ton âme, frère, dans les eaux divines,
Dans les eaux de la Sagesse, prodigue en trésors.

VII. Marc avait compris qu'il n'y avait pas de christianisme possible, sans l'oblation permanente du corps et du sang de J.-C. Aussi, il n'épargna ni impostures ni jongleries pour simuler et remplacer le plus auguste de nos mystères. Irénée décrit les scènes fantastiques du novateur avec un soin qui prouve qu'il leur devait une grande partie de ses succès.

Marc prononçait pompeusement sur un vase à double fond

[1] *Hist. litt. de Fr.* tom. 1, 2e part. p. 61. — Aug. *in Jul.* lib. 1, n° 7, *op. imp.* lib. 1. Nous avons pris la traduction des Bénédictins qui attribuent ce premier passage de St. Rhétice à son ouvrage *contre les novatiens*. Nous n'avons pu nous procurer le second tire d'un *Commentaire sur le cantique des cantiques*, et cité par D. Cellier et D. Rivet. Il doit se trouver dans les OEuvres de Bérenger que possède la fameuse bibliothèque de Wolfenbultel. Les ouvrages de Rhétice existaient encore au XIe siècle; il est très-probable qu'ils portent aujourd'hui le nom d'un autre auteur; un double *Commentaire sur le cantique des cantiques* est attribué à divers écrivains, entre autres à Honoré, l'Ecolatre d'Autun. On pourrait, en comparant les quelques lignes de St. Rhétice, avec les traités qui ont le titre de ses ouvrages, arriver à quelque découverte heureuse.

quelques invocations magiques ; peu à peu l'eau du vase devenant rouge comme du sang, la foule criait aux miracles, les dévots accouraient, l'imagination s'exaltait, jusqu'à faire débiter de frénétiques oracles.

C'était surtout parmi les femmes que Marc trouvait aisément des dupes ; il les admettait à son sacerdoce ; il en faisait ses prophétesses, ses hiérophantes ; hors d'elles-mêmes, délirantes d'orgueil, et cédant comme à l'impulsion d'un esprit supérieur, elles prononçaient à haute voix toutes les paroles, folles, incohérentes, impudentes même qui leur venaient à la bouche [1].

Il y avait loin de ces orgies aux pures et touchantes agapes qui consolaient les premiers fidèles et leur donnaient l'innocence des mœurs et l'héroïsme du martyre. Saint Irénée y revient sans cesse avec une pieuse complaisance :

« Quel est, demande-t-il, celui qui se communique à nous » en nourriture? n'est-ce pas Emmanuel, né d'une Vierge [2] ?

« Il nous a rachetés par son sang, selon ces paroles de l'a- » pôtre : En lui et par son sang nous avons la rédemption et la » rémission des péchés, et parce que nous sommes ses membres, » il nous nourrit... et non-seulement il nous donne toutes les » créatures, fait luire son soleil et tomber la pluie quand il veut; » il nous donne encore un calice, objet créé, et déclare que » c'est son propre sang qui alimente notre sang ; il nous donne » un pain créé, et proteste que c'est son propre corps qui ac- » croît nos corps [3]. Puis, pour apprendre à ses disciples à offrir » à Dieu les prémices de ses créatures, non qu'il en ait besoin, » mais pour ne pas être eux-mêmes ni stériles ni ingrats,.... » il prit le pain et rendit grâces, disant : Ceci est mon corps! » De même, il prit le calice, déclara que c'était son sang, et en-

[1] D. Mass. *Dissert.* p. L. Iren. lib. I, c. XIII.

[2] Iren. *op.* lib. III, cap. XVIII, n° 3.

[3] Id. lib. V, cap. II. Ἐπειδὴ μέλη αὐτοῦ ἐσμεν, καὶ διὰ τῆς κτίσεως τρεφόμεθα, τὴν δὲ κτίσιν ἡμῖν αὐτὸς παρέχει, τὸν ἥλιον αὐτοῦ, ἀνατέλλων, καὶ βρέχων, καθὼς βούλεται, τὸ ἀπὸ τῆς κτίσεως ποτήριον, αἷμα ἴδιον ὡμολόγησε, ἐξ οὗ τὸ ἡμέτερον δεύει αἷμα, καὶ τὸν ἀπὸ τῆς κτίσεως ἄρτον, ἴδιον σῶμα διεβεβαιώσατο, ἀφ' οὗ τὰ ἡμέτερα αὐξει σώματα

» seigna l'oblation nouvelle de la nouvelle alliance, transmise » par les apôtres à l'Église, qui l'offre par tout le monde au Dieu » qui nous nourrit [1].

» Or, l'Église seule peut offrir ce sacrifice dans toute sa pu- » reté; il ne peut être offert ni par les Juifs, dont les mains sont » pleines de sang, et qui n'ont point reçu le Verbe.. ni par les » synagogues des hérétiques. Comment croiraient-ils que le pain » eucharistique est le corps de leur maître, et le calice, son » sang, s'ils ne le reconnaissent pas pour le fils du créateur du » monde, pour son Verbe [2]? »

Ainsi, l'Eucharistie était un signe entre les vrais et les faux chrétiens, et ce signe est encore gravé en traits irrécusables sur les marbres d'Autun, car on y lit manifestement ce sens :

« Du Sauveur des saints prends l'aliment doux comme le miel;
» Mange et bois, tu as en tes mains le divin Poisson.

VIII. Après ces belles paroles, on entrevoit une prière pour les morts; car, selon les croyances antiques et toujours subsistantes du catholicisme, l'Eucharistie est un pain de vie pour le tems et pour l'éternité. C'est un baume de vie et d'immortalité, c'est un gage de la résurrection future, c'est la glorification anticipée de la chair, ce sont les arrhes de l'éternité.

Il importait d'autant plus d'inculquer et de maintenir ces vérités, que les Gnostiques abolissaient toute sanction du devoir : peines des morts, résurrection de la chair, idée d'un Dieu juge et vengeur, tout tombait dans cet abîme du panthéisme qui toujours dévorera toute morale [3].

Vainement les habiles sophistes essayaient d'y suppléer par une sorte de métempsycose qui devait trouver de l'écho dans les traditions druidiques de la Gaule; par de pompeuses prétentions à une perfection surhumaine, par une orgueilleuse apothéose digne des disciples de Péregrin et d'Apollonius de Thyane, par leurs catégories insultantes de savans ou *Gnostiques*, d'*Hy-*

[1] Iren. *op.* lib. IV, c. XVII, n° 5.
[2] *Id. ibid.* c. XVIII, n° 4.
[3] *Id. op.* lib. I, cap. XIII, XXIII, lib. II, c. XXIX, lib. V, passim.

liques et de *Psychiques* [1]; tout ce vain échafaudage reposait sur l'orgueil et le mensonge; c'était déduire la vertu, du vice, appeler le mal à corroborer le bien.

Aussi ce Gnosticisme téméraire qui prétendait réformer l'Évangile et diviniser l'homme, qui se posait comme la science suprême, et se donnait pour le dernier mot des révélations, tomba dans la boue, et mourut flétri d'ignominieux stigmates.

Chaque fois que les honteuses aberrations des Gnostiques se rencontrent sur son passage, Irénée rompt le ton calme de la discussion pour éclater avec véhémence, et au terme de son grand ouvrage, il consacre un livre tout entier à l'avenir de l'homme. Il est à remarquer surtout qu'il rapproche constamment, comme l'inscription d'Autun, le dogme eucharistique des espérances chrétiennes et du souvenir des morts.

« Pour nous, dit-il, entre autres choses, et ces paroles sont » bien fécondes; pour nous, notre doctrine est en harmonie avec » l'Eucharistie, et l'Eucharistie confirme notre doctrine. Car, en » offrant à Dieu ses propres dons, nous proclamons une com- » munion, une intime union, et nous confessons la résurrection » de la chair et de l'esprit. Et de même que le Pain terrestre, » en recevant l'invocation de Dieu, n'est plus un pain commun, » mais l'Eucharistie.... de même nos corps, en recevant l'Eu- » charistie, ne sont plus corruptibles et possèdent l'espérance de » l'éternelle résurrection [2]. »

Toutes ces citations ne paraîtront pas trop longues à ceux qui, fatigués des perpétuelles fluctuations de la pensée humaine, et surtout des intelligences contemporaines, aiment à reposer leur esprit lassé dans une doctrine ferme, pleine, toujours semblable à elle-même. Ceux-là tressailleront comme nous en voyant un martyr couronné depuis près de 1640 ans, des pierres enfouies depuis quinze siècles, parler, enseigner, croire comme aujourd'hui, sur tous les points que le soleil éclaire, l'Église catholique apostolique et romaine parle, enseigne et croit.

[1] Iren. *op.* lib. I, cap. III, VI, VII, XIV, XV, XXIII, XXV, lib. II, c. XIV, XXIII, XXX, XXXIII.

[2] Iren. *op.* lib. IV, c. XVIII, n° 5.

Qu'on nous permette encore une dernière citation, brillant commentaire du φῶς τὸ θανοντῶν (*la lumière des morts*), de l'inscription autunoise :

« Le Verbe a toute puissance sur les lieux inférieurs ; car il a » été fait le premier né d'entre les morts ; aussi tout ce qui existe » le reconnaît pour roi; ainsi la lumière divine du Père se réflé- » chit dans l'humanité du Christ, et de sa chair resplendissante » rayonne jusqu'à nous, communique à l'homme l'incorrupti- » bilité et l'investit de toutes parts de la splendeur paternelle [3]. »

Au reste, Dieu a toujours été appelé, dès les jours anciens comme il l'est dans l'inscription autunoise, *la lumière, la paix, le rafraîchissement des morts* ; et les principes sur lesquels repose la prière pour les morts, les dogmes du purgatoire et de la reversibilité des mérites, étaient si vivement admis par l'Église primitive, qu'allant au-delà des justes bornes, quelques pieux docteurs, Irénée entr'autres, priaient même pour les âmes des justes, rêvaient pour eux en terre un état passager, les plaçaient loin de Dieu dans l'attente du jugement et les ramenaient sur une terre nouvelle pour y voir le Christ dans son humanité, y converser avec les anges, y régner avec eux, et de là remonter en triomphe aux cieux. C'était un second âge d'or placé aux confins du monde, un nouvel Eden, qui préparait aux délices de la céleste Jérusalem.

IX. Nous n'avons rien dit encore du trait le plus saillant, le plus important pour fixer la date, le but, la pensée de l'inscription. Dès le début de la lutte avec le Gnosticisme, la Providence qui inspira le symbolisme chrétien mit entre les mains des apôtres un mot d'ordre, un signe de ralliement, un anagramme qui en cinq lettres réfutait radicalement tout le système gnostique et résumait tous les points de foi les plus importans, les plus attaqués.

L'erreur capitale des novateurs, il nous en souvient, consistait à altérer ou diviser J.-C. que l'on partageait en plusieurs éons; apôtres et fidèles répondaient : Jésus, le Christ, le fils de

[3] Lib. IV, c. XX, n° 2.

Dieu, le Sauveur ne sont qu'un; il est venu, il a été vu, il a vécu! Et ils disaient tout cela en un seul mot ΙΧΘΥΣ, par la réunion des initiales de Ιησοῦς, Χριστός, Θεοῦ Υἱός, Σωτὴρ. *Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur.*

Ce symbole est exclusivement catholique; car il présente un groupe d'idées orthodoxes qui ne peuvent appartenir à aucune secte gnostique, et qui répugnait surtout aux disciples de Marc. Il est à remarquer que le mot σωτὴρ répété deux fois dans l'inscription résistait obstinément à toutes les combinaisons gnostiques pour tirer un sens mystérieux de la valeur numérique de chaque lettre des noms divins, et St. Irénée ne manque pas de signaler aux Marcosiens cette lacune dans leurs supputations pythagoriciennes[1].

Ce symbole est d'origine orthodoxe; car s'il eût été emprunté aux mystères de l'orient ou aux idées gnostiques, certes il n'eût pas sans opposition traversé tout le monde catholique depuis la basilique de l'orient jusqu'au polyandre d'Autun; il n'eût pas été maintenu avec respect jusqu'au-delà du moyen âge dans l'iconologie chrétienne; surtout il n'eût pas été mentionné sans contrôle, décrit avec complaisance par les Pères les plus savans et les plus sévères, Tertullien, Clément-Alexandrin, Origène, Jérôme, Ambroise, Augustin, Optat de Mileve, etc[2].

Ce symbole se rattache aux idées les plus pures du christianisme, aux faits évangéliques les plus populaires, les plus fréquemment commentés. Les apôtres étaient bateliers et pêcheurs; le poisson, les eaux, les scènes de pêche figurent dans les premiers et les derniers récits de l'évangile, la vocation des apôtres, les multiplications de pains, les apparitions de Jésus ressuscité, les pêches miraculeuses.

Le chrétien puisait la vie dans les eaux du Baptême et regardait le Christ comme descendu dans les grandes eaux du monde pour les féconder et les bénir. Le chrétien des anciens jours, exilé, persécuté, se comparait tantôt au poisson captif dans l'élé-

[1] Iren. *op.* lib. I, cap. XXIII.

[2] Voir *Annales de philosophie*, IX, p. 200.

ment des tempêtes, retiré de l'abîme par l'appât de la grâce; tantôt au jeune Tobie, errant le long des fleuves de l'exil, aux prises avec un poisson qui l'effraie d'abord, puis le sauve et guérit la cécité paternelle[1]. L'imagination populaire trouve une foule d'analogies pittoresques; l'Ἰχθὺς fut écrit, fut sculpté sur les anneaux, sur les vases, sur les urnes, sur les tombeaux, sur les baptistères, sur le parchemin des manuscrits. Ce symbole, tel qu'il apparaît sur les marbres d'Autun, révèle une époque de persécution ou de demi-tolérance. Car, nous le répétons, jamais après Constantin il n'est question du *Poisson* d'une manière aussi mystérieuse; sans commentaire, sans interprétation, sans nommer une seule fois le Christ, le fils de Dieu.

Il nous semble que ce symbole devait avoir un attrait spécial pour les apôtres Éduens : disciples des pêcheurs de Galilée, ils franchissaient les mers pour nous atteindre, débarquaient sur nos côtes avec les populations errantes des commerçans navigateurs, et devaient involontairement reproduire dans leur prédication ces *flots*, ces *poissons*, tout ce prestige d'images empruntées à la mer.

Aussi retrouvons-nous le *poisson* jusques sur les sculptures de nos pères au moyen âge, dans la plupart des tableaux anciens de la cène, et dans les lettres ornées de plusieurs manuscrits, qui, sortis d'Autun et recueillis d'abord à St.-Benoît-sur-Loire, de là traversèrent l'Europe et se réfugièrent au Vatican[2].

Aussi, dans une inscription gravée sous les yeux de nos apô-

[1] St. Clem. *Pedag. Hymn.* lib. III, c. 10, lib. V, c. 2. — St. Optat. *Contra Parm.* lib. III.

[2] Bibliotheca Reginæ Sueciæ, *Missale Gothicum*, ms. 317. — *Missale Francorum*, ms. 257.—Bibl. Reg. Sueciæ primo othobonianæ, *Sacramentarium Gregor.*, ms 337. — Bibl. Palatina. *Missale Gallicarum vetus*, ms. 493. *Missale Gelasianum*, ms. 419. *Sacramentarium Gregorianum*, 316. La plupart de ces manuscrits précieux furent écrits à Autun. Comment sont-ils arrivés jusqu'à Rome? C'est un nouveau chapitre à ajouter à l'histoire des vicissitudes et des révolutions qu'ont éprouvées les bibliothèques du moyen-âge, et plus tard nous aurons occasion d'en dire quelque chose.

tres, le premier mot est ἰχθύος; les initiales des cinq premiers vers évidemment les cinq lettres d'ἰχθὺς faisant acrostiche, et ce mot reproduit trois ou quatre fois.

X. Telles sont les analogies que présente la comparaison attentive des doctrines valentiniennes, de l'enseignement apostolique, et de l'inscription autunoise. Ces rapprochemens seraient-ils sans importance, imaginaires, étrangers à la discussion du monument? Nous ne le pensons pas, nous regrettons même que notre but ne nous conduise pas à examiner plus complétement la doctrine de St. Irénée, à redire comment il pose en termes d'une étonnante lucidité les bases de la foi, la triple autorité de la tradition, de l'Église, de la papauté; comment il réfute radicalement toute hérésie, en signalant clairement ses caractères, nouveauté de doctrine, variation de symbole, division des esprits jetés chacun dans la voie d'erreur, conséquences réunies et immorales des principes des sectaires.

A part le riant et ingénieux rêve des Millénaires, rien n'a vieilli, rien n'a changé, après plus de seize siècles, dans l'enseignement d'Irénée et des apôtres éduens. Que ces doctrines sont grandes et attachantes, à travers ce lointain des âges et à côté des étranges et puériles conceptions des gnostiques, à côté des bizarres aberrations de ces superbes génies qui voulurent, comme Atlas, porter le ciel sur leurs épaules, et qui parcoururent à pas de géans tout le cercle des erreurs anti-chrétiennes. Dieu semblait avoir hâte de confondre la raison, et de la pousser dès le début de la révolte, aux dernières limites de la contradiction. Certes, la lutte était trop inégale, entre cette impuissante audace et ces nobles et saintes intelligences qui, comme Irénée, tombèrent d'amour et d'admiration au pied de la croix, et dès les premiers jours contemplèrent, face à face et comme il est, tout le christianisme. Qu'avait le gnosticisme? ce qui suffit aux œuvres humaines; l'orgueil, qui bâtit contre le ciel et ne peut édifier; la philosophie qui s'évanouit dans ses pensées; l'éloquence humaine, vide et retentissante cymbale; les passions mauvaises, dont le torrent emporte et dévore. Mais l'Église primitive avait ce qui rassure peu la sagesse humaine, la force d'en haut, les promesses du

ciel, la vertu, la vérité, les assauts de l'enfer, la haine du monde, et un immense amour pour Dieu et les hommes. Elle avait ce qu'elle eut toujours à l'heure de ses combats, ce qui rend si facile et si sublime la folie du fidèle se fiant à Dieu pour être par lui seul ou par les siens enseigné, béni, divinisé.

Les lecteurs des *Annales* nous pardonneront de nous laisser entraîner à ces consolantes pensées, de faire une œuvre de foi plutôt que de science, d'ajourner l'étude paléographique et la restitution de l'inscription autunoise, pour recueillir d'abord et proclamer l'enseignement catholique indiqué par nos marbres. Nous voulons préparer l'interprétation, donner des élémens d'étude, éclairer le travail, plutôt que traduire et restituer nous-même. Nous aborderons toutefois dans un prochain article les détails de l'inscription, et nous demanderons encore à fouiller de préférence dans nos traditions locales et surtout dans nos *liturgies*, réduits que nous sommes aux ressources modiques, aux monumens incomplets, aux trésors dilapidés de la science provinciale.

Résumons les points dogmatiques de cet article :

Le Gnosticisme, en pénétrant dans les Gaules, y sema ces doctrines :

Jésus n'est point Dieu, n'est pas homme, n'a point pris de chair mortelle;

Le Baptême ne donne pas l'Esprit saint, et ses élémens sont arbitraires;

L'Eucharistie, vrai sacrifice, sacrement divin, toutefois ne contient pas J.-C.;

Les morts ne ressuscitent point...

St. Irénée et les apôtres éduens enseignaient tout le contraire :

Le Verbe, le fils de Dieu, le Sauveur, Jésus a habité parmi nous plein de grâce et de vérité;

Le Baptême régénère par l'eau sainte et donne la Sagesse ou l'Esprit saint;

L'Eucharistie n'est plus le pain ni le vin créés, mais Jésus-Christ tout entier;

C'est un gage de résurrection, le sceau de notre immortalité, la lumière des morts.

Enfin l'inscription autunoise présente en son ensemble les idées suivantes :

Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur, s'est visiblement manifesté ;

Le Baptême sauve et régénère par ses eaux divines, et la Sagesse y prodigue ses trésors.

L'Eucharistie est l'aliment que donne le Sauveur des saints. Prenez, mangez, buvez, vous avez un Dieu dans vos mains ;

Un Dieu Sauveur, un Dieu, la lumière des morts.

ÉTUDES PALÉOGRAPHIQUES.

L'étude des marbres d'Autun touche à sa fin ; les travaux partout entrepris, avec un concours digne de l'importance du monument, sont comme achevés ; les difficultés s'aplanissent, la lumière se fait, ces vénérables pierres parlent ; et, grâces au ciel, ce langage sacré n'a pas été abandonné aux disputes d'une science incrédule et défiante. La foi a recueilli les saintes paroles de la foi des anciens jours ; et voici que, du sein de Rome, une voix qui a puissance, planant des hauteurs de la science et de la théologie, promulgue ce symbole de 15 siècles, le livre avec confiance aux savans qui l'admireront, le présente avec autorité aux sectaires qu'il confondra, et félicite de cette découverte l'église d'Autun, la cité éduenne, la France entière, qui doit au christianisme ses meilleures gloires [1].

[1] « Questo (monumento) senza dubbio sara sempre un bel'ornamento di quella chiesa, di quella città, e anche del resto della Franzia, che deve le maggiori sue glorie al Christianesimo.» p. 41 de l'opuscule intitulé : *Epigramma greco-christano* de' primi secoli trovato non ha guari presso l'antica *Agustoduno*, oggi *Autun*, in Francia, supplito

La doctrine catholique, dit encore le R. P. Secchi, dont nous abrégeons à regret les paroles, n'a pas seulement pour preuve la possession permanente de la prescription, l'infaillible enseignement de la chaire de Pierre, l'autorité des conciles généraux, la tradition légitime des Pères, la pratique des dogmes, continuellement vivante dans les liturgies de l'Orient et de l'Occident, le consentement même des hérétiques plus opposés entre eux qu'avec nous, et enfin cette *infinie génération* de manuscrits et d'imprimés, qu'on pourrait appeler la *bibliothèque écuménique de l'Église*. Elle a pour elle encore, grâces à Dieu, un autre trésor d'invincibles argumens, non pas négligés par nos pères, mais moins employés par excès de richesses, monumens à demi enfouis sous terre, dignes de former le vénérable *Musée du christianisme*.... Y a-t-il un genre de preuves qui démontre mieux le consentement de toute l'Église en une même foi, que l'immense trésor de l'antiquité chrétienne [1] ?

« Déjà par le passé, remarque le savant jésuite, et de nos jours » encore, il n'a pas été très rare qu'au moment où les sectaires » attaquaient avec arrogance une vérité catholique, une pierre » apparaissait pour la défendre. Ce sont des argumens, il est vrai, » dont on peut se passer, car ce n'est pas là la pierre sur laquelle » est bâtie l'Église de Jésus-Christ. Mais il est bien toutefois que » les pierres mêmes crient contre les obstinés mensonges des pro- » testans. Et voyez la Providence! Au tems où l'édifiant et apos- » tolique clergé de France se plaint amèrement que les émissaires » des sociétés bibliques, dans les derniers soupirs de l'hérésie » agonisante, cherchent à propager en France leurs erreurs ; au » moment où dans l'Angleterre, sérieusement prête à se détrom- » per du passé, ils attaquent le dogme catholique de l'Eucharistie, » et soutiennent de leur mieux la machine croulante de Calvin ; » voici en France un antique marbre grec qui réfute à lui seul la

dove erad'uopo e commentato, *dal P. Giam Pietro Secchi della compagnia di Gesu socio ordinario e censore della pontificia Academia romana d'antichita..... Roma*, 1840.

[1] Il medesimo P. Secchi, p. 24.

» plus grande partie des accusations qui ont fait abandonner le » sein de l'Église aux orgueilleux sectaires du 16e siècle [1]. »

Nous ajouterons avec le P. Secchi, en développant sa pensée : la Providence a voulu qu'un pieux évêque allant, au jour de fête de l'un de ses plus anciens prédécesseurs, visiter l'antique Polyandre, où furent déposés les corps des apôtres, des martyrs et des premiers évêques de l'église d'Autun, sauvât ces tronçons de marbre au moment où ils sortaient de terre pour être brisés de nouveau, au moment où le zélé prélat, gémissant de l'obstination des *momiers* à infester son diocèse, signalait dans ses mandemens l'erreur des sacramentaires, et fortifiait la foi des fidèles en la divine Eucharistie [2].

Demeurons à ce haut point de vue de la Providence et de la Foi pour jeter un dernier regard sur l'inscription chrétienne ; rappelons-nous le présent et le passé ; reportons-nous à l'époque assez semblable à la nôtre où se gravait ce symbole du 3e siècle. Nous avons dû interroger les faits et les idées qui inspiraient son auteur, placer à côté de lui les apôtres qui le dirigeaient, refaire son horizon, prendre son point de vue, et comme dessiner le fond du tableau, sur lequel va se détacher l'inscription.

Mais avant tout, rapporteur inconnu des travaux d'autrui, nous devons décliner les autorités, exhiber les titres sur lesquels reposeront nos dernières assertions.

D'abord nous invoquerons les marbres eux-mêmes étudiés sur place ; nous en présentons sous les yeux du lecteur la copie la plus fidèle qui ait encore été publiée. Cette copie est prise sur le portrait de grandeur naturelle déposé à la bibliothèque royale. L'habile et patient auteur de ce dessin, M. de Saint-Géran, s'est attaché sans préoccupation d'aucun système d'interprétation, à reproduire, non-seulement les caractères saisissables, mais jus-

[1] P. 5.

[2] Voir les *Mandemens* de monseigneur l'évêque d'Autun pour le carême de 1838, de 1839, de 1840, sur l'*Eucharistie*, le *Saint-Sacrifice de la messe*, le *Sacerdoce*.

qu'aux taches et aux piqûres du marbre qui peuvent accuser quelques linéamens de lettres.

Nous traduirons dans ses plus importantes parties le mémoire lu par le R. P. Secchi à l'*Académie pontificale romaine d'antiquité*, inséré dans ses *Actes*, et digne de prendre place à côté des beaux travaux du savant épigraphiste, sur le *texte grec du N. Testament* et sur les *inscriptions restituées* de *l'île Ruad* et des *monumens d'Italie.*

Nous y joindrons diverses observations venues la plupart des hautes régions de la science et dont nous regrettons de ne pouvoir indiquer autrement la source [1].

A l'aide de ces ressources, nous lirons l'inscription, nous fixerons sa date; et, pour achever de l'interpréter, nous reviendrons dans un dernier article sur l'histoire, la doctrine et les rites de l'Église primitive; nous citerons encore les contemporains, tels que saint Irénée, saint Denys l'Aréopagite, et les liturgies orientales qui nous semblent jeter un grand jour sur nos marbres. Nous terminerons, en résumant tous les enseignemens historiques et dogmatiques que fournit cette inscription.

[1] Nous ne reviendrons pas sur la lettre publiée par les *Annales*, t. XIX, n° III, p. 197. Cette lettre, écrite à la hâte sur la première apparition de l'inscription, n'était point destinée au public, et, bien qu'elle indiquât le sens général de l'inscription, ne présentait qu'un essai rapide de restitution à peine ébauchée. Du reste, pour rétablir et expliquer ces vers comme l'exige l'état actuel de la science, il faudrait les comparer à toutes les inscriptions semblables éparses dans la *Roma subterranea* d'Aringhi et de Bottari; dans Boldetti, *osservazioni sopra i cimiteri de' S. Martiri ed antichi cristiani*; dans Casale, *de veteribus sacris christianorum ritibus*, dans les grands recueils épigraphiques de Gruter, Muratori, Reinesius, Gudius, Gori, Bockh, etc., etc. Mais à qui ces trésors sont-ils accessibles au fond de nos provinces, et qui peut les rencontrer dans nos bibliothèques mutilées, pillées, anéanties, ou abandonnées à leur pénurie?

I. PALÉOGRAPHIE.

Au premier coup d'œil jeté sur ces fragmens rongés de vétusté, la légèreté et la maigreur des traits, la forme élancée, expédiée de certaines lettres, l'exiguité de quelques-unes, les aspects divers et multipliés de la plupart, l'inégal espace qu'elles occupent, l'allure incertaine et tremblante des traits, la barre horizontale placée comme dans les manuscrits grecs sur les noms propres, tout accuse une écriture presque cursive, tracée par une main plus exercée à écrire sur le papyrus qu'à graver sur le marbre.

On aperçoit des dystiques jusqu'au 6e vers, à partir duquel, malgré l'inégalité des lignes, suivent des hexamètres. Les deux parties sont très différemment conservées : la première, plus importante et plus riche, est à peu près sauvée et lisible d'un bout à l'autre ; la seconde, où l'on entrevoit d'obscurs détails de famille, est très mutilée et à demi perdue.

Dès la première ligne se présente une lacune facile à remplir : ΙΧΘΥΟC et ΓΕΝΟC appellent deux épithètes dont on apperçoit la première lettre de l'une et la dernière syllabe de l'autre : Οὐρανίου et θεΙΟΝ remplissent la mesure, l'espace, le sens.

A la deuxième ligne, nouvelle lacune à côté d'un verbe : cherchons de préférence des complémens, des participes. L'espace, la mesure, les lettres subsistantes, le dialecte dominant de l'inscription excluent Χρῆσε δαλώσαμενον [1] ou Χρῆσε δ' ἀλήθειαν ; il faut encore renoncer, malgré l'autorité grave qui la présente, à cette restitution :

Γχθύος ο[ὐρανίου θε]ῖον γένος ἤτορι σεμνῷ
Χρήσε ἄλλῳ[προφέρει]ν, ἄμβροτον ἐν βροτέοις.

« *Ne faites connaître aux mortels qu'avec un cœur saintement ému la famille immortelle du poisson*, c'est-à-dire, *l'assemblée des fidèles ?*... La construction, de l'aveu de l'auteur, est pénible ; la figure, forcée, et le sens généralement admis, exige par le contexte, sacrifié.

[1] Eduen, n° du 22 décembre 1839. — Pierquin de Gembloux, *Lettre sur le Poisson-Dieu des premiers chrétiens*, p. 3.

Il ne reste donc, ce semble, qu'à choisir entre deux restitutions qui ne diffèrent que par deux mots :

La première est celle du P. Secchi, lequel a lu et traduit ainsi :

ΙΧΘΥΟC Ουρανιου θειΟΝ ΓΕΝΟC ΗΤΟΡΙ CEMNω
ΧΡΗCE ΑΑΑΩν φωνηΝ ΑΜΒΡΟΤΟΝ ΕΝ ΒΡΟΤΕΟΙς.
ΙΧΘΥC, patre deo Deus, immortalia sancto
Mortales inter corde locutus ait [1] :

Selon la seconde restitution qui nous semble plus conforme au contexte, au sens liturgique que nous développerons dans un dernier article, à l'aspect même des lettres qui présentent au 2e vers un B après la 7e lettre ; enfin à l'espace, — irrégulier d'ailleurs, assez inégal et incertain pour chaque lettre, — nous lirions et traduirions :

ΙΧΘΥΟC Ουρανιου θειΟΝ ΓΕΝΟC ΗΤΟΡΙ CEMNω
ΧΡΗCE ΑΑΒων ζωηΝ ΑΜΒΡΟΤΟΝ ΕΝ ΒΡΟΤΕΟΙς.
Le céleste ΙΧΘΥC, fils de Dieu, du fond de son cœur sacré,
A rendu des oracles et pris au milieu des mortels une immortelle vie.

Λαμβάνειν ζωὴν, ou son équivalent ἐπιλαμβάνειν ζωῆς, n'est point rare [2], surtout dans le langage apostolique des premiers siècles. Dans un seul chapitre de saint Paul, 1 *Ep. ad Tim*, c. VI, on lit aux versets 12 et 19 : Ἐπιλαβοῦ τῆς αἰωνίου ζωῆς...; ἵνα ἐπιλάβωνται τῆς αἰωνίου ζωῆς.

On ne doit pas s'étonner de l'hypallage des premiers mots Ἰ̓ΧΘΥC οὐρανίου θεῖον γένος pour Ἰ̓ΧΘΥC οὐρανίος, θεοῦ γένος ; ni de la syllepse qui unit λαλῶν ou λάβων avec le neutre γένος ; ces figures donnent de la grâce à la poésie, et rien n'est plus fréquent dans les auteurs de la décadence, même en prose, que l'alliance

[1] *Epigramma*, p. 13, 14, 15.

[2] Saint Irénée appelle l'incarnation ἐν σάρκον ἀνάλεψιν, lib. III, c. XVI, num. 8. Voir encore lib. I, c. 33, num. 5. lib. IIIe, cap. XXI, num. 10; XXII, num. 1, 2, lib. V, c. XII, num. 3.

des mots κατὰ τὸ νοούμενον, la transposition des termes, et le passage brusque de l'abstrait au concret.

Tous les mots de la 3e ligne se lisent facilement, même ΥΔΑΤων à demi détruit; même θάπεο ou θάλπεο ψυχὴν. Il est à regretter que le savant jésuite ait persisté, malgré des représentations plausibles, à trouver ici une faute grossière de sculpteur, pour lire à tout prix θάπτε. Il n'y a évidemment qu'à choisir entre θάπεο de θήπω ou θάλπεο, qui proposé de diverses parts, entr'autres par M. Letronne, est seul admissible, si l'on tient compte d'un λ minuscule qu'on aperçoit sur le marbre. Le R. P. Secchi exclut θάλπεο pour deux raisons : parce que ce mot est repoussé par la mesure et qu'il donnerait un *concetto ridicolo*. Ni sur l'un, ni sur l'autre de ces deux points, nous ne pouvons être de l'avis du savant helléniste; 1° Θάλπεο ψυχὴν forme un hexamètre spondaïque. Le poète, par synizèse, ne compte que deux syllabes dans θάλπεο, comme *Iliade*, I, 1. Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος.—I, 18. Ὑμῖν μὲν Θεοὶ δοῖεν ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες.—*Odyss.* XI. 568... Χρύσεον σκῆπτρον ἔχοντα. C'est ainsi que Θεὸς dans les poètes attiques est toujours d'une seule syllabe[1]. — 2° Quant au sens de θάλπεσθαι, rien n'est plus commun que de le trouver pris au figuré et signifiant : *vivifier*, *féconder*, *rajeunir*: θάλπω quasi θάλλειν ποιῶ, *florere facio*, dit Schrevelius. Et pour ne citer qu'un exemple pris dans un ouvrage probablement contemporain de l'inscription, saint Denys l'Aréopagite a dit en parlant de la Providence : Ἐξ αὐτῆς ζωοῦται καὶ περιθάλπεται καὶ ζῶα πάντα, καὶ φυλλά[2].

Dans le vers suivant, il convient, au lieu de détacher en trois mots : Ὕδασι νάε νάοις, de lire avec le P. Secchi : Ὕδασιν ἀεναόις, complément d'une préposition sous-entendue, comme Eschyl. *les sept Chefs*, v. 1008. Ἀεναόις peut très bien commencer par un dactyle ; Hésiod. Ἔργ. v. 593 : Κρήνης τ'ἀεναόυ καὶ ἀπορρύτου, ἥτ' ἀδόλωτος. Ce mot rappelle le λόγος ἀεναός de l'*hymne à l'Enfant Jésus* par saint Clément d'Alexandrie, où se lisent de beaux vers sur l'ΙΧΘΥC, et une inscription des premiers siècles, également grecque, chrétienne et métrique, trouvée à Saint-Clément de

[1] Voyez Euripid. *Orest.* v. 393, etc.
[2] *De div. Nom.* c. VI, § III.edit. Cordierii.

Rome, et où le baptême est décrit par l'expression λούτροις ἀενάοις [1].

Nous lirons donc ainsi le second dystique :

ΘΕΟΠΕΣΙΩΝ ΥΔΑΤΩΝ ΤΗΝ ΣΗΝ, ΦΙΛΕ, ΘΑΛΠΕΟ ΨΥΧΗΝ,
ΥΔΑΣΙΝ ΑΕΝΑΟΙΣ ΠΑΟΥΤΟΔΟΤΟΥ ΣΟΦΙΗΣ.

Ami, rajeunis ton âme dans les eaux divines,
Aux sources intarissables de la sagesse, prodigue en trésors.

On entrevoit, avec un peu d'attention, les premiers mots du vers suivant : σωτῆρος ἁγίων : la mesure exige un Δ ou un T entre les deux mots, et il y a visiblement sur le marbre deux traits croisés qui remplacent le Δ. Terminons ΛΑΜΒανε ; prenons pour l'accord de μελιήδεα, un nom d'aliment, βρῶμον, et nous atteignons le vers sacramentel, le plus important de tous : encore quelques jours, et l'irréparable destruction s'achevait, les derniers vestiges de lettres s'effaçaient. Mais tout est sauvé, tout le monde lit encore ΕΣΘΙΕ, ΠΙΝε... Il n'y a pas eu de discussion, ni d'hésitation; il n'y a eu qu'un cri d'admiration pour accueillir cet acte de foi miraculeusement sorti de terre après quinze siècles; il n'y a pour nous chrétiens qu'à relire et comparer avec amour les quatre textes sacrés et toutes les liturgies : Λαβὼν ὁ Ἰησοῦς τὸν ἄρτον.... εἶπε : λάβετε φάγετε · τοῦτό ἐστι τὸ σῶμά μου.—Καὶ λαβὼν τὸ ποτήριον... ἔδωκεν αὐτοῖς λέγων · πίετε ἐξ αὐτοῦ πάντες·—τοῦτο γάρ ἐστι τὸ αἷμά μου [2]; et puisqu'ici λάβων est deux fois répété, puisque la plus heureuse restitution sera celle qui reproduira le plus fidèlement le texte divin, puisque d'ailleurs notre poète aime à revenir sur les mêmes mots, ajoutons λάβων, et complétons ΠΑΛΑΜαις; le vers sera complet, et tout hellénisté chrétien lira avec bonheur :

ΣΩΤΗΡΟΣ Δ'ΑΓΙΩΝ ΜΕΛΙΗΔΕΑ ΛαΜΒανε βρωμον,
ΕΣΘΙΕ ΠΙΝε λαβων, ΙΧΘΥΝ ΕΧΩΝ ΠΑΛΑΜαις.

Prends l'aliment doux comme le miel du Sauveur des saints,
Prends, mange et bois! ICHTHUS est dans tes mains.

Cette brillante revue des plus beaux mystères de la foi est

[1] *Iscrizioni del Marini* pubblicate nella *collezione Vaticana* dall' eminentissimo cardinale Angelo Mai, p. 180, num. 4.

[2] Matth. cap. XXVI, v. 26, 27, 28.

achevée; l'épitaphe commence; la mesure change; au dystique élégiaque succède l'hexamètre héroïque; l'intérêt est moins saisissant, assez toutefois pour rétablir à tout prix la fin de cette curieuse inscription.

Dans les difficultés nombreuses, inextricables qui vont surgir, il importe de dégager avec soin les élémens certains des nuages de la conjecture; les assertions, des hypothèses. Et d'abord, toute restitution de la 8e ligne nécessairement doit avoir pour base ce qu'on lit patemment sur les marbres, de l'aveu de tous ceux qui les voient, savoir : ...ΑΡΑ ΛΙΛΑΙΩ — Il faut donc exclure : — Ιχορι χαίροι γαϊα λιλαίω [1]. Il faut donc exclure encore l'essai du P. Secchi : Ἰχθυι χηρεία γαλιλαίω, *veuve d'un Poisson galiléen*, c.-à-d. d'*un chrétien*. Et, pour le dire franchement, ce brusque changement du sens hiératique d'ΙΧΘΥϹ, ce vers redondant et oiseux, cette veuve d'un *poisson galiléen*, semblent peu satisfaisans.

Abandonnés à nos conjectures, nous proposons sur de bons conseils : ΙΧΘΥϹ χευόι τ' ἆρα, λιλαίω, δέσποτα σῶτερ. — *Veuille Ichthus se répandre* ou *répandre ses grâces, je le désire ardemment, o maître! o Sauveur!* — ἆρα lie la prière avec toute la première partie; ce trochée interrogatif ἆρα est employé quelquefois par les poètes pour le pyrrhique ἄρα; le sens est très admissible, c'est, avant les vœux de famille, une prière pour l'effusion générale des grâces du Sauveur.

La ligne suivante plus lisible est pourtant plus embarrassante. Le P. Secchi lit : Εὖ εἰδεῖν μητήρ σε, λίταζέ με, φῶς τὸ θανόντων. — *Me precabatur mater ut posset te intueri, lux mortuorum.*

D'autres ont lu : Εὖ εἰδοι μητήρ σε, λίταζοί, ἓ φῶς τὸ θανόντων [2]. *Ah! puisse ma mère te contempler heureuse, et te prier, o lumière des morts.*

L'un de nos plus habiles hellénistes a proposé une restitution ingénieuse que nous ne pouvons taire : on suppose qu'une dame gallo-romaine, grecque d'origine, aura elle-même composé cette inscription pour sa tombe et celle de son époux Pectorius; peu

[1] L'*Eduen*, no du 22 déc. 1839.—Pierquin de Gembloux, *Lett. cit.*
L'*Eduen*, num. cité.—Pierquin, *id.*

exercée à la métrique et à l'orthographe, elle aura écrit comme elle prononçait, ὲ pour αι, λιταζομὲ, pour λιθάζομαι. Cela posé, on lui fait dire : Εὖ εὕδειν μήτηρ σε λιτάζομε, φῶς τὸ θανόντων. — *Ego mater precor beate obdormiscere.*

Notre embarras pour choisir entre ces diverses versions est d'autant plus grand qu'aucune ne nous satisfait complétement, et que nous avons à les comparer avec d'autres essais plus ou moins heureux qui nous viennent à l'esprit, celui-ci entr'autres : Εὖ εἶδοι μητήρ σε ! λίτα ζεῖ ἑ, φῶς τὸ θανόντων — *Te beate intueatur mater mea ! hâc meâ prece, confove eam, lux mortuorum !* Mais pour ne point augmenter les incertitudes, nous retirons nos propres conjectures, et jusqu'à avis meilleur, nous nous en tenons à la restitution du P. Secchi. Il suffit, du reste, que de toutes les versions ressortent assez explicitement *la prière pour les morts, la pensée du Purgatoire, l'espérance de voir Dieu face à face.*

Le vers suivant rachète heureusement ce qu'il y a de labeur ardu dans les restitutions précédentes ; de prime abord, on lit un vers tout homérique, et qui rappelle les centons et les pastiches ingénieux dont parle saint Irénée, et dont s'amusaient les beaux esprits de son tems [1].

ΑCΧΑΝΔΙΕ πατΕΡ, ΤΩΜΩ ΚΕχαρΙCΜΕΝΕ ΘΥΜΩ [2].

Mais comment aborder les deux dernières lignes? Dans l'une, quatre lettres, dans l'autre un tronçon de haste et deux mots, voilà tout ! « Faut-il nous avouer vaincu? Non, a dit le P. Sec-» chi ; si nous avons tant fait jusqu'ici pour restaurer ce bijou » d'antiquité chrétienne, ne désespérons pas au terme de la » tâche. Nous aiguiserons toute la pointe de notre esprit, et nous » recueillerons tous les débris du fil rompu pour le repasser dans » l'aiguille et recoudre les vers [3]. » Donc l'ingénieux épigraphiste rattache à la tête de l'avant-dernière ligne CΥΝ Μητρὶ γλυκερῇ, et à la fin σύγε καὶ δακρύΟΙCΙΝ ΕΜΟΙCΙΝ. — Puis l'iota qui semble

[1] Iren. *op. contra hæres*, lib. I, c. IX, num. 4.
[2] Hom. *Iliad. V*, v. 826.
[3] P. 19.

poindre au dernier vers se déploie jusqu'à devenir Ιλασθεῖς. Au lieu d'admettre un pentamètre en lisant Πεκτορίου et en prenant pour ιου l'abréviation du Υ dont le dernier ο semble à demi effacé et comme mis après coup, lisez ιοιο, Πεκτορίοιο. — Il y a donc un hexamètre; il faut donc lire : Ιλασθεὶς υἱου σέο μνήσειω Πεκτορίοιο.

La lice est ouverte aux conjectures : aussi il y a tel interprète qui, pour ce seul hexamètre, a jeté coup sur coup sur l'arène quatre pentamètres [1]. Faut-il nous fourvoyer dans la mêlée et augmenter la confusion? Pourquoi ne demanderions-nous pas compte d'un élément de restitution trop négligé peut-être? Pourquoi l'acrostiche ne serait-il pas continu? Comment le poète qui a si heureusement fait les cinq premiers vers, les plus difficiles, se sera-t-il arrêté si brusquement, avant même d'avoir atteint la seconde partie? N'est-ce point chose inouïe dans les compositions de ce genre? Si on nous permet de continuer l'acrostiche, nous proposons pour le dernier vers Ησυχίᾳ σωτῆρος, qui rappelle les sigles si touchans des tombes chrétiennes :

A. Q. I. X. *Anima quiescat in Christo.* = A. V. I. S. P. *Anima vivat in sempiternâ pace.* = Q. I. M. D. *Quiescat in manu Domini.* = A. E. O. Q. P. V. *Ave et ossa quieta precare, viator.* = D. F. I. P. D. *Dormitorium fecit in pace Domini.* = I. M. Æ. E. J. *In manibus æterni Emmanuelis jaceo.* — S. M. X. E. *Spes mea Christus est,* etc. [2].

Qu'on nous permette encore, sur l'autorité de Schrevelius, de lire εἶε pour ἦιε, *ivit* [3], et il nous restera pour acrostiche général le mot qui résume le mieux toute l'époque douloureuse des martyrs, la devise de ces siècles héroïques : *Le Christ a passé dans la souffrance,* ΙΧΘΥϹ ΕΙΕ ΑϹΗ.

En résumé, nous lirions ainsi cette seconde partie :

[1] *Fduen*, 29 décembre 1839.

[2] Natalis de Wailly, *Elémens de Paléographie*, t. 1, p. 421.

[3] Corn. Schrevel. *lexic. manuale*, Lutetiæ, 1705, vocab. εἶα, εἶας, εἶε, *ivit*, præt. med. verbi εἶμι, *eo*, p. 213. Εἶμι, *eo*.... præt. med. εἶα, att. ἦα, . 217.

ΙΧΘΥϹ Χευοιτ' ΑΡΑ ΑΙΛΑΙΩ, ΔΕϹΠΟΤΑ ϹΩτερ!
ΕΥ ΕΙΔΕΙΝ ΜΗΤΗΡ ϹΕ ΑΙΤΑΖΕ ΜΕ, ΦΩϹ ΤΟ ΘΑΝΟΝΤΩΝ!
ΑϹΧΑΝΔΙΕ ΠΑΤΕΡ, ΤΩΜΩ ΚΕχαρΙϹΜΕΝΕ ΘΥΜΩ,
ϹΥΝ Μητρὶ γλυκερῇ, σὺν τ' οἰκεΐΟΙϹΙΝ ΕΜΟΙϹΙΝ
Ἡσυχίᾳ σωτῆρος ΜΝΗϹΕΟ ΠΕΚΤΟΡΙΟΙΟ.

Veuille ICHTHUS répandre ses grâces, c'est mon ardent désir, ô maître Sauveur!
Que ma mère te contemple dans ta joie; nous t'en priions tous deux, ô lumière des morts.
Ascandius, père bien aimé de mon cœur,
Et vous, très douce mère, et vous, mes frères,
Dans la paix du Sauveur, souvenez-vous de Pectorius!

ΙΧΘΥϹ ΕΙΕ ΑϹΗ

ICHTHUS a passé dans la souffrance [1].

[1] Voici la restitution et la traduction intégrale du R. P. Secchi:

Ἰχθυος ο[ὐρανίου θε]ῖον γένος ἥτορι σεμνῷ
Χρῆσε λαλῶ[ν φωνή]ν ἄμβροτον ἐν βροτέοις.
Θεσπεσίων ὑδά[τω]ν τὴν σὴν, φίλε, θάπτε ψυχήν,
Ὑδασιν ἀενάοις πλουτοδότου σοφίης
Σωτῆρος δ' ἁγίων μελιηδέα λάμβανε βρ[ῶμον.]
Εσθιε, πῖνε δ[υοῖ]ν ἴχθυν ἔχων παλάμαις.
Ἰχθυι χ[ηρεί]α [γ]αλιλαίω, δέσποτα Σῶ[τερ]
Εὖ εἰδ[εῖν μ]ητήρ σε, λίταζέ με, φῶς τὸ θανόντων.
Ασχάνδ[ε]ιε [πα]τερ, τῶμῷ κε[χα]ρισμένε θυμῷ
Σὺν μ[ητρὶ γλυκερῇ, σύγε καὶ δακρ]ύοισιν ἐμοῖσιν
Ἱ[λασθεὶς υἱοῦ σέο] μνήσεο Πεκτορίοιο.

ΙΧΘΥϹ, patre Deo Deus, immortalia sancto
Mortales inter corde locutus ait:
Rite sacris anima sepelitor, amice, sub undis,
Dives ab æternis mente redibis aquis.
Sume cibum, sanctis quem dat servator alendis;
Mande, bibe, amplectens ΙΧΘΥΝ utraque manu.
Orba viro mater Galilæo pisce, redemptor,
Cernere te prece me petiit, lux luce carentûm!
Ascandee pater, vitâ mihi carior ipsâ,
Tu cum matre meâ, nato lacrymante, piatus
Pectorii, pater, ipse tui memor esto precantis.

Quelles que soient les restitutions adoptées, on reconnaîtra toujours ce parfum de poésie qui caractérise les inscriptions grecques de nos contrées [1], ce mélange de grandeur et de grâce que l'on a remarqué dès le principe, et qui fait de ce petit poème, selon le P. Secchi, la plus suave composition de la poésie grecque asiatique. Nous n'hésitons pas à croire avec lui que l'auteur de cette inscription est Pectorius lui-même, et nous ajouterons que lui-même probablement, ne trouvant pas d'artiste dans une ville toute païenne, grava sans art et comme à la hâte sa ravissante poésie, comme il l'eût jetée sur des tablettes de cire.

II. CHRONOLOGIE.

On a dès longtems désigné le 3e siècle comme l'époque probable de ce monument; on plaçait sa date entre l'introduction du christianisme à Autun et son triomphe sous Constantin; depuis, resserrant l'espace, nous avons indiqué la période qui sépare la persécution de Sévère de celle de Valérien, de l'an 202 à 257. — Le R. P. Secchi s'arrête à l'an 255, et toutes ses preuves fortifient les inductions que nous avions à tirer des études précédentes.

1° Fixons d'abord cette date par l'examen paléographique.

La forme constamment ronde des trois lettres Є, C, Ϣ, le double aspect du M (lignes 1, 2, 5, 6, 8 et 9), la ressemblance presque complète de A, Δ, Λ, sont les caractères distincts de la paléographie asiatique [2]. Or, l'époque où l'église d'Autun communique avec l'Orient, est celle où la foi pénétrait à Autun avec les disciples de saint Polycarpe, où Autun accueillait les exilés de Lyon qui échappèrent à la persécution de Sévère.

Nous remarquons encore que plusieurs lettres, bien que tracées timidement par une main incertaine et comme tremblante, conservent toutefois les belles formes voisines d'Auguste, ou du moins n'ont pas d'altération profonde et ne présentent pas encore ces figures bizarres, lourdes, grimaçantes, qui dès les tems de Constantin envahissent l'alphabet byzantin.

[1] Millin, *Voyage dans le midi de la France.*
[2] *Epigramma*, p. 12.

Selon M. Letronne, l'examen des médailles alexandrines, prouve que les formes anguleuses et rondes des lettres Є, C, ω, se trouvent assez indifféremment sur les médailles, depuis Auguste jusqu'à Trajan. Les premières formes sont les plus communes, et les secondes très rares jusqu'à Claude; sous le règne de ce prince, celles-ci sont pour le moins aussi fréquentes que les premières; sous Néron, l'usage des premières redevint beaucoup plus général, et il se continua sous Galba, Othon, Vitellius, Vespasien et Titus. Les formes rondes reparaissent sous Domitien, et presque aussi fréquemment que les premières. Enfin les formes classiques E, Σ, Ω disparaissent entièrement après la 2e année de Trajan, pour faire place aux lettres rondes Є, C, ω, les seules qui désormais se trouvent sur les médailles impériales [1].

Selon Montfaucon [2], l'A surmonté d'un crochet, la seconde forme du M (lignes 6, 8, 9), la physionomie très antique du Ψ (ligne 3e), l'absence d'abréviations, le peu de lettres conjointes reportent bien avant Constantin, et ramènent à l'époque des deux Sévère, alors que vivaient encore les traditions de l'art antique et que l'on faisait effort, tout en descendant au bas empire, pour remonter vers l'antiquité.

2° D'autres preuves plus positives se déduisent du contexte et du symbole ΙΧΘΥC. Nous l'avons dit, ce symbole employé sans aucune explication, appartient à l'époque des persécutions Avant Constantin, tous les pères [3], toutes les inscriptions [4], toutes les médailles respectent le mystère; le hardi Tertullien seul, dans un écrit fait pour les catholiques [5], lève un peu le voile. Si donc sur nos marbres, nulle part le Christ n'est nommé; si nulle part

[1] *Recherch. pour serv. à l'hist. de l'Egypte*, p. 184.

[2] *Palæogr. gr.*, lib. II.

[3] Clem.-Alex. *Pædag*, lib. III, c 2, 12. *Stromat.* lib I. *Hymn.* v. 23, 28.—Orig. *in Matth.*, t. XIII, n° 10.

[4] Buonarotti, *Osservaz. sopra alcuni framm. di vasi di vetro.* Ann. VIII, 285.

[5] Tert. lib. II, *de Baptismo*, cap. I, n° 2. Nos Pisciculi secundum ΙΧΘΥΝ nostrum Jesum Christum in aquâ nascimur.

l'énigme n'est levée, c'est que le secret était encore inviolable et nécessaire.

3° Autant cette inscription est saisissante de clarté pour ceux qui en ont la clef, autant pour d'autres elle est inintelligible. Qu'on se mette à la place d'un païen, qu'on relise attentivement les onze vers, comment comprendre une seule ligne? Comment la haine la plus clairvoyante eût-elle pu y trouver le prétexte de jeter un chrétien aux lions, l'ombre de ces épouvantables reproches d'athéisme, d'antropophagie, d'inceste qu'attirait surtout le mystère si pur et si mal compris de l'adorable Eucharistie. L'inscription fut donc écrite sous les yeux des persécuteurs.

Y eût-il eu quelque danger, quelque bravade à présenter ainsi sa foi, ce qui n'est pas, rappelons-nous le caractère ardent, hardi jusqu'à l'audace de nos martyrs éduens : Marcel à Châlons se jette au milieu d'un sacrifice païen, et prêche devant les convives de Priscus; Symphorien affronte une population portant Berecynthe en triomphe; Félix à Saulieu persiste à suivre ses hôtes à la mort; trois jumeaux, si les traditions sont fidèles, trois jeunes chrétiens de la même famille meurent ensemble à Dijon; enfin le jeune Flocelle brave Valérien.

4° Voici la plus curieuse observation du P. Secchi; nous la livrons textuellement à l'attention des érudits.

« Cette inscription est surtout curieuse pour la fameuse ques-
» tion des vers sibyllins. Il est très probable que l'acrostiche des
» premiers vers y fait allusion. Or, établissons d'abord, en cette
« matière difficile, quelques points de critique inattaquable ; les
» voici : 1° c'est une vérité de fait historique que divers oracles
» vrais ou faux existaient sous le nom d'oracles sibyllins avant la
» venue de Jésus-Christ [1]. 2° C'est encore une vérité historique,
» s'il en faut croire Varron, Cicéron, Denys d'Halicarnasse, que
» ces vers, au moins dans quelques oracles, étaient acrostiches,
» et de telle sorte que toutes les lettres de chaque mot du pre-

[1] Cicer. *in Verr.* Lib. IV, 49; *in Caton.* III, 4.—Tit. Livius. XXXVIII, 45. — Pausanias, lib X, 9.—Pluta. *vita Dem.* edit. Reisk, t. IV.—Plin. *Hist. natur.* XIII, 13 —Cf. Birg. Torlacii *libri sibyllistarum veteris ecclesiæ crisi, quatenus momumenta christiana sunt, subjecti.* Hafniæ, 1815.

» mier vers servaient d'initiales à tous les vers suivans[1]. 3° C'est » pareillement une vérité de fait que plusieurs de ces oracles si- » byllins étaient applicables au Sauveur ; car, sans citer les appli- » cations faites par saint Clément de Rome, saint Justin le mar- » tyr[2], Eusèbe et d'autres pères[3], le *Pollion* de Virgile, où ce » poète chante le dernier âge prédit par les oracles de Cumes, » fut appliqué par l'empereur Constantin à la naissance de J.-C., » et l'on peut faire encore ce rapprochement[4] 4° Enfin c'est un » fait, ce semble, appuyé de bonnes autorités, que, si les chré- » tiens n'ont pas emprunté aux anciens oracles des sibylles le » symbole du *poisson*, ils ont du moins pris le grand usage du » mot ΙΧΘΥϹ dans cinq vers sibyllins applicables au Sauveur, où » ce mot se lisait en acrostiche. Lors donc que la plus grande » partie de ces oracles seraient interpolés et apocryphes, toujours

[1] Varro, ap. Lact. *de verâ sap.* lib. I, c. 6; IV, c. 15.—Cicer. *de divination.* lib. II, n. 54.—Dionys. Halic. *Antiq. Rom.* lib. IV, 62. Denys d'Halicarnasse, sur l'autorité de Varron, assure que la forme acrostiche était un signe pour discerner les vers sibyllins authentiques des apocryphes.

[2] S. Just. *Apolog.*, n° 20. *Cohort. ad Græc.* n° 16, 37, 38. *Resp. ad orthod.* LXXIV. — Hermas, lib. I. c. 2. Ces autorités prouvent que le poète chrétien qui retoucha les anciens oracles on en fabriqua de nouveaux, dut vivre sous Marc Aurèle. Donc les vers que cite St. Clément et ceux auxquels Hermas fait allusion étaient bien des oracles antiques et néanmoins s'appliquaient au christianisme. Prétendre avec quelques protestans, que St. Clément pape les inventa, c'est une calomnie digne de Schoell et de son école, et manifestement contraire à la chronologie (note du P. Secchi).

[3] Athenag. *leg. pro christ.*, n. 30.—Theophil. *ad Autolyc.* lib. II, n. 36. — Clemens Alex. *Stromat.* lib. I, 5, p. 636. — Orig. *contr. Cels.* lib, V, n. 64. Origène se plaint que certains hérétiques assimilaient les sibylles aux prophètes. Mais il affirme qu'il existait d'antiques oracles sibyllins, et défie Celse de prouver que les chrétiens les aient interpolés. Il est certain encore que les oracles mêmes que nous connaissons, renferment des vers cités par Josephe le Juif et par Alexandre Polyhistor. On ne peut donc pas les rejeter en masse, comme étant tous falsifiés. Quelle que fût du reste leur authenticité, les apologistes, sans être obligés de la prouver, s'en servaient comme d'un argument *ad hominem*.

[4] « Tout repose sur un fait, dit M. de Maistre : si l'on avait supposé

» sera-t-il vrai qu'au 2e siècle un poète chrétien aura voulu, à » l'exemple des juifs et des païens, faire preuve de bel esprit en » ce genre de poésie hiératique; et bien que plusieurs écrivains » du 3e siècle se soient trompés en ne discernant pas les oracles » authentiques des apocryphes, puisqu'il y a parfaite ressem- » blance entre les acrostiches et les 5 premiers vers de notre » inscription où se lit le mot ΙΧΘΥϹ, il faut en conclure que cette » inscription est pour le moins antérieure au 4e siècle, et que » c'est l'unique monument qui reproduise fidèlement imitée l'an- » tique forme acrostiche des vers sibyllins [1]. »

5° Le P. Secchi ajoute aux observations précédentes deux autres preuves que nous ne ferons qu'indiquer : l'une se rattache à la restitution adoptée au 7e vers par le savant épigraphiste dont nous regrettons de ne pouvoir suivre l'opinion. L'autre est tirée du mot ϹΟΦΙΗϹ, au 1er vers, qui ne désigne pas seulement ici le *verbe*, la *grâce*, l'*esprit saint*, comme dans saint Irénée, mais encore, selon le savant jésuite, l'*initiation chrétienne*, la *doctrine évangélique*, tout le *christianisme*, et ceci nous reporte encore aux siècles de persécution, où la religion était appelée *philosophie* par les apologistes qui, sous le manteau de philosophie, la défendaient devant les empereurs et jusqu'à la tribune du sénat.

6° Le moment précis de notre inscription est évidemment celui où les derniers apôtres venus de l'Orient et repoussés de

que Virgile ait été directement inspiré, une semblable idée aurait provoqué la raillerie, mais telle n'est point la question. Niera-t-on qu'à l'époque de la naissance du Sauveur, l'univers était dans l'attente d'un grand événement? — Attendait-on de toutes parts un médiateur, juge final, Sauveur futur, roi, Dieu conquérant et législateur? Oui, il ne reste aucun moyen de mettre en doute l'authenticité de ces faits. L'univers entier croyait à l'approche d'une heureuse révolution. La promesse d'un conquérant qui devait soumettre le monde à son pouvoir appliquée par l'adulation à Auguste et ses successeurs, échauffait les esprits, les ravissait jusqu'à l'enthousiasme. Dirigés par les oracles du paganisme, les regards se portaient vers l'Orient qui devait enfanter le libérateur. » (*Soirées de St.-Pétersbourg*).

[1] Les traditions mystérieuses des Sibylles ont parcouru le monde, péné-

Lyon évangélisaient les contrées éduenne, où le Gnotiscisme oriental cherchait à altérer dans nos églises les notions chrétiennes sur Jésus, le Baptême, l'Eucharistie ; où saint Irénée et ses disciples combattaient ces erreurs par des écrits et des poésies grecques populaires. Un siècle plus tard, l'arianisme remplace le gnotiscisme qui a disparu ; son dernier théâtre a été la Gaule éduenne; là il a reçu, de la main d'Irénée, le dernier coup, et notre inscription est comme un chant triomphal qui proclame sa défaite.

7° Terminons cette discussion chronologique, que son importance nous a fait allonger, par un dernier coup d'œil sur l'histoire des trois premiers siècles de l'église des Gaules, en renvoyant pour les détails à nos articles précédens.

Pour classer avec méthode les faits et les monumens religieux de cette époque obscure, il faut distinguer, pour la Gaule, trois époques.

La période *apostolique* commence avec la première *explosion* de l'Évangile au cénacle. Apôtres et disciples se partagent le monde, l'envahissent, se croisent sur toutes les routes, sillonnent

tré dans toutes les Eglises et circulé parmi les populations éduennes où elles se sont mêlées à quelques traditions druidiques et maintenues jusqu'à la fin du moyen âge. Nous citerons en preuve un curieux monument que possède encore, dans la chapelle des fonds baptismaux, la cathédrale d'Autun. Cette chapelle date de 1520 et rappelle la pieuse munificence de Jean Charvot, capitaine du château d'Autun et Vierg de la même ville. On y remarque une sculpture représentant l'apparition de J.-C. ressuscité à Magdeleine. Le cadre de pierre qui entoure les deux statues, l'arbre sculpté qui les sépare, sont des chefs-d'œuvre de patience qu'on admire encore sous l'épaisse teinture à l'huile qui empâte les plus gracieux détails. Sur les deux bandes verticales se voient plusieurs figures charmantes placées sous des dais gothiques d'un travail exquis. Ces figures sont des emblèmes des principales vertus, telles que la Charité, la Force, la Prudence, la Justice, la Tempérance, etc ; la bande horizontale supérieure porte un petit encadrement dans lequel est sculptée la figure du Père éternel. Au-dessous, sur toute la longueur de la bande, sont représentées les douze Sibylles portant divers instrumens ou symboles, ayant tous rapport à quelques-unes des circonstances de la vie souffrante et de la vie glorieuse de Jésus. Elles semblent diriger leurs pas vers le divin enfant que Marie, placée au milieu d'elles et assise, tient entre ses bras.

la Gaule, et déjà jettent la semence évangélique jusque dans les familles sénatoriales d'Augustodunum. Toutefois il y a trop peu de chrétiens encore, pour placer notre inscription grecque à cette période plus *gallo-romaine* qu'*orientale*. Mais à l'arrivée de saint Pothin, une église *grecque* se forme dans les Gaules, grandit rapidement dans les persécutions, puis s'efface sans bruit. Son centre est Lyon d'abord, jusqu'au massacre de saint Irénée, et depuis, Autun, qui accueille les fugitifs de Lugdunum, devient la cité augustale, entretient les communications de la Gaule avec les églises de l'Asie-Mineure, ouvre son sein aux apôtres comme aux rhéteurs, parle la langue des Hellènes, et prend en quelque sorte une physionomie orientale. Puis cette église décline dans l'ombre, la série des évêques est interrompue à Autun comme à Lyon, jusqu'à saint Révérien venu de Rome au tems d'Aurélien ; dès l'an 250, il faut qu'une nouvelle mission d'apôtres envoyés par les successeurs de Pierre viennent *répandre la semence dans les champs de la Gaule* [1]. L'église grecque était donc comme éteinte; et notre inscription grecque est donc antérieure à 250, et doit être fixée au moment où partout se répandaient et dominaient les enseignemens, les traditions, les rites des églises de l'Asie-Mineure.

Nous avons exposé tout ce que nous avons recueilli, tout ce qui a été dit à notre connaissance sur l'étude paléographique et chronologique de l'inscription autunoise; la science profane s'en tiendrait à ce point de vue, et ne nous demanderait rien de plus. Là pourtant, à notre avis, n'est pas le travail important. La paléographie donne une lettre morte ; l'histoire, la dogmatique chrétienne, la liturgie surtout, seules donnent la complète intelligence de cette remarquable inscription. Nous ajouterons donc aux études historiques et dogmatiques qui ont précédé cet article des considérations que nous emprunterons aux plus anciennes liturgies, pour clore notre travail, et achever autant que nous le pourrons, d'éclairer jusque dans ses derniers détails l'inscription autunoise.

[1] Ruynard, *act. mart. sinc.*, p. 109, 110, n° 2, 5.—Greg. tur. *Hist. fr* lib. 1, c. 30.—Venant. Fortunat. t. 1, lib. 11, cap. 12.

— Nous pensions, dans ce dernier article, devoir comparer l'inscription autunoise avec les plus anciens monumens liturgiques de l'église d'Autun, révéler l'étonnante série de ces monumens en partie inédits, toucher à leur histoire, et ajouter quelques notes aux renseignemens rares qui nous restent des études et des bibliothèques du moyen âge.

Ce travail nous eût entraîné trop loin de notre inscription : déjà, peut-être, nous accuse-t-on d'avoir élargi outre mesure ces études, et demande-t-on impatiemment leur terme. Nous finissons : et si nous n'osons aborder l'examen de nos liturgies locales, si nous reculons devant le double inconvénient d'en parler, ou trop succinctement pour l'importance du sujet, ou trop longuement pour l'intérêt de notre inscription, nous demandons du moins à prouver la dernière assertion de l'article précédent, et à résumer les renseignemens historiques et dogmatiques qui se déduisent de l'étude des marbres d'Autun.

I. LITURGIE.

Nous disions que les rites de l'Église primitive donnaient seuls la complète intelligence de l'inscription d'Autun.

Tous ces rites se rattachent au grand acte de l'initiation chrétienne.

Cette initiation avait trois degrés : le *catéchuménat*, l'*illumination* ou le baptême, la *communion* eucharistique.

Or, notre inscription est une sorte de drame hiératique, où deux personnages apparaissent sur la scène, le céleste hiérophante, ΙΧΘΥΣ ou le CHRIST, et l'*Initié* qui formule sa prière.

La première partie est l'hymne de l'initiation dans sa trilogie mystique, chantée avec l'élévation, le mètre, le langage de la poésie élégiaque. Le *Christ*, sous un nom symbolique, est annoncé par de magnifiques éloges, se présente à l'initié dans sa grandeur et sa tendresse, prend la parole, décrit avec splendeur le baptême, avec grâce l'eucharistie. Tout cet hymne est en trois dystiques, dont chacun exprime l'un des trois degrés de l'initiation.

Le premier, c'est l'ensemble des exercices du *catéchuménat*.

Celui qui veut prendre possession de Dieu et des choses divines [1], se rend auprès de l'un des anciens pour lui confier le soin de sa nouvelle vie. Heureux comme le pasteur à qui on met sa brebis sur l'épaule, l'homme de Dieu rend grâces au père de toute consolation, chante un hymne, et commence l'éducation du néophyte. Celui-ci d'abord prend place parmi ceux qui écoutent la bonne nouvelle : *audientes* [2] ; puis passe parmi les élus, qu'un sévère examen a jugés dignes du baptême, *electi ;* enfin, prie avec ceux qui n'ont qu'à s'exciter au désir ardent d'être régénérés, *competentes*. Longtemps durent ces trois épreuves, jusqu'au jour où se fait solennellement la *tradition du symbole* [3], la révélation des enseignemens sacrés, la connaissance explicite du Sauveur; dernière phase du catéchuménat, jour imposant et saisissant qui, après la fête baptismale, laissait le plus d'impression. Or, c'est évidemment le premier acte de foi que le poëte chrétien a consigné dans ses premières paroles, dans son premier mot : ΙΧΘΥΣ, c'est-à-dire, Jésus, le Christ, le fils de Dieu, le Sauveur !... Il est venu, il a manifesté parmi les mortels son immortelle vie, il a épanché les trésors de son cœur, il a parlé :

Ἰ̓ΧΘΥ̓ΟΣ οὐρανίου θεῖον γένος ἥτορι σεμνῷ
Χρῆσε, λάβων ζῶην ἀμβροτον ἐν βροτέοις ;
Fils de Dieu, le cœur plein de tendresse infinie,
ICHTHUS, chez les mortels, prit l'immortelle vie,
Et révéla ses lois.

L'*illumination* ou le *baptême* était le second degré de l'initiation chrétienne ; le drame grandissait et la scène s'embellissait ; le pompeux baptistère, illuminé de flambeaux, parfumé d'encens, semblait le ciel ouvert et rappelait l'autel de l'agneau. L'Église des catacombes avait déjà dans les tombeaux sa magnificence.

A la fête de la Théophanie [4], à la nuit de Pâques, ou au *cin-*

[1] S. Dionys. Areop., *De Hierarch. eccl.*, c. 1, p. 168. Editio Cordierii, Venetiis, 1755.

[2] D. Martenne. *De Antiq. Eccles. ritibus*, lib. 1, c. 1, art. VI, num. 2.

[3] *De Antiq. Eccl. ritib.*, ibid., art. XI, num. 10 et seqq.

[4] Les plus anciens monumens de la liturgie éduenne attestent qu'on administrait le baptême le jour de l'Épiphanie.

quantième jour suivant, l'évêque, entouré du cortége des prêtres et des clercs brillamment vêtus, descendait au baptistère, où se tenaient rangés en silence les catéchumènes élus, éprouvés; les vierges à côté des épouses et des veuves, l'enfant près du vieillard, le pauvre à côté du riche [1]. Pour bénir l'eau baptismale, le pontife prononçait une formule hiératique conservée dans la plus ancienne liturgie de nos contrées, le missel gothique, dont nous regrettons de ne pouvoir ici prouver l'origine éduenne. Cette formule, sinon par le sens, au moins par le style hiératique, n'est pas sans analogie avec notre poème :

Debout, très aimés frères, aux bords de la crystalline fontaine,
Amenez de la terre les hommes nouveaux;
Du rivage, les hommes de trafic qui veulent des échanges;
Que tous, voguant sur l'eau, frappent la mer nouvelle,
Non de la rame, mais de la croix;
Non de la main, mais du cœur;
Non par le bois, mais par le mystère...
Le lieu est étroit, mais plein de grâce...
L'Esprit saint de son souffle a bien dirigé la course...
Prions le maître, notre Dieu, qu'il sanctifie ces eaux [2].

[1] D. Martenne, *ibid.*, art. XIII.

[2] D. Mab. *De Liturg. gallic.* Missale gothic. XXXVI, p 247. Cette bénédiction, d'un latin assez étrange, remonte, à notre avis, à la plus haute antiquité. Nous ne pouvons pas assurément adopter l'opinion de M. Michelet, qui la place à l'époque des Normands, et n'y voit que des allusions à leurs courses maritimes. Le *Missel gothique* est plus ancien; le manuscrit même, sorti d'Autun et recueilli à St-Benoît-sur-Loire, est de l'époque mérovingienne. S'il était permis de hasarder une conjecture, nous croirions que cette bénédiction et quelques autres de même genre sont des fragmens de liturgie grecque de la plus haute antiquité, traduits comme les œuvres de saint Irénée, dans un latin barbare, altéré par les copistes mérovingiens, mais qui laisse encore entrevoir les trésors poétiques de la rédaction primitive. Voici le texte latin que nous avons traduit, en cherchant à reproduire une forme en quelque sorte métrique : « Stantes, fratres carissimi, super ripam vitrigi fontes » (sic). — Novos homines adduc eis de terrâ; — Littori mercatores sua » commercia; — Singuli navigantes pulsent mare novum; — Non virgâ,

Et les néophytes, tournés à l'occident, trois fois maudissaient le monde et Satan ; trois fois, la face à l'orient, la main haute, croyaient au Christ et à ses divines paroles ; trois onctions fortifiaient l'athlète nouveau ; trois immersions le plongeaient dans les eaux sacrées ; sur lui descendait la parole de vie, et le grand acte de l'adoption chrétienne était consommé [1].

C'était le plus beau jour des premiers chrétiens, celui dont ils aimaient à rappeler le souvenir jusque sur la tombe; c'était une seconde naissance, une consécration divine, une sorte d'apothéose; le prêtre baptisant apparaissait comme un dieu enfantant d'autres dieux [2].

L'Église secondait ce légitime enthousiasme. A Autun surtout, elle dut opposer à la majesté sombre et saisissante du druidisme, aux enivrantes orgies du paganisme gallo-romain, tout l'enchantement de ses fêtes. Aussi dès les premiers tems, il est question d'une fête triomphale de sept jours, où un évêque d'Autun baptise mille néophytes [3]. Jusqu'au 7e siècle, saint Léodgar, riche et noble franc, embellissait à grands frais le baptistère d'Autun, et y déployait tant de magnificence qu'un roi et toute sa cour en étaient éblouis [4]. Si donc, même au 7e siècle, on environnait de tant d'éclat la fête des nouveaux nés en J.-C., que faisait-on aux âges plus purs, plus accessibles à l'enthousiasme chrétien?

Voici un écho de ces fêtes dans la seconde strophe de notre hymne baptismal; le poëte se tait pour écouter la voix qui lui parla suavement au jour de son adoption : c'est le Christ initiateur qui commence l'hymne de l'*Illumination* :

» sed cruce; — Non tactu, sed sensu ; — Non baculo, sed sacramento. — « Locus quidem parvus, sed gratiâ plenus. — Bene gubernatus est Spi- » ritus sanctus. — Oremus ergo Dominum et Deum nostrum ut sancti- » ficet hunc fontem.»

[1] Dion Areop. *De hierarch. eccl.*, c. II, p 169.

[2] Dion. Areop., *id. ib.* — St.-Greg. Naz. *De Sacerdot.*

[3] Greg. turon.

[4] *Vita S. Leodeg.* ab anonym. æduens. *ap. acta SS. ord. Benedict.*, tom. II.

Θεσπεσίων ὑδάτων τὴν σὴν, φίλε, θάλπεο ψυχήν
Ὕδασιν ἀενάοις πλουτοδότου Σοφίης.

« Viens rajeunir ton âme, ami, dans l'eau sacrée,
» L'eau divine où descend la sagesse incréée,
» Plus riche que les rois! »

L'adoption est consommée; mais l'initiation complète, c'est l'union totale, l'incorporation substantielle avec Dieu, c'est l'*Eucharistique communion* [1]. Donc, s'écrie ici un antique écrivain, peut-être apôtre de nos contrées, « O très divin et vénérable » mystère, lève ce voile apparent d'énigmes qui t'enveloppe, » montre-toi face à face et rassasie les regards de notre intelli- » gence de quelques visibles rayons [2], »

Cependant, revêtus de la tunique blanche, un flambeau à la main, les nouveaux saints suivent le pontife au chant de l'*Agnus Dei*, et pendant que les autres frères s'arrêtent derrière le voile eux pénètrent dans le sanctuaire et montent jusqu'aux marches de l'autel [3].

« Oui, bénis du Christ qu'attend la grâce de Dieu, au sortir du » bain sacré, berceau d'une nouvelle vie, vous venez pour la » première fois, au milieu de vos frères, tendre les mains à votre » mère [4].

— « Et comme une mère, cédant à sa tendresse, a hâte de » nourrir de son lait fécond son nouveau né ; ainsi le Christ » nourrit de son sang ceux qu'il régénère [5].

— « Et vous, montez à l'autel du Dieu qui réjouit votre jeu- » nesse [6]; vous avez été baptisés, vous avez été marqués d'un » royal caractère, vous commencez à recevoir votre aliment à la » table de votre roi [7]. »

Et les nouveaux *Saints* recevaient sur leurs mains l'hostie sacrée,

[1] S. Dion. Areop., c. II, p. 186.
[2] *Id ibid.*, p. 189.
[3] D. Mart. *De Ant. eccl. ritib.*, lib. I., cap. I, art. XV, num. 12.
[4] Tertull. *De Baptismo,* cap. ultim.
[5] D. Joann. Chrys. *Hom. ad Neophyt.*
[6] D. Ambr. *De Myst.*, c. 8.
[7] D. Aug. lib. I. *De Cataclysm.* cap. I.

prenaient le lait et le miel, mets symbolique de l'enfance chrétienne [1]. — Mais laissons à regret les mille détails si attachans que peut ici recueillir la science pieuse ; recueillons-nous encore une fois pour entendre les paroles du divin hiérophante, les paroles mêmes déposées au saint évangile, les paroles que l'Eglise, depuis dix-huit cents ans, prononce au moment des plus redoutables mystères :

Σωτῆρος δ' Αγιων μελιήδεα λάμβανε βρῶμον.
ΈΣΘΙΕ, ΠΙΝΕ, ΛΑΒΩΝ, 'ΙΧΘΥΝ ἔχων παλάμαις.
« Prends l'aliment plus doux que la suc de l'abeille,
» ICHTHUS est dans tes mains ! que ta foi se réveille,
» O Saint, PRENDS, MANGE ET BOIS. »

L'hymne est achevé, l'initiation consommée en terre ; ΙΧΘΥΣ est dans les mains, sur les lèvres, dans le cœur..; et maintenant à son tour l'initié parle, chante et prie..... Sa prière, le tems en partie l'a effacée; sans nous arrêter aux détails abandonnés aux conjectures, analysons la pensée...

L'union divine, consommée en terre, doit se continuer à travers les choses mortelles et par delà la tombe ; après la communion, la vue de Dieu face à face ; après l'eucharistie, le ciel ..

Aussi le premier cri de l'initié monte au maître, sauveur et sanctificateur, pour lui demander la grâce en terre, puis la gloire au ciel ; non pas pour lui seulement, mais avant tout pour sa mère qui, la première se présente à sa pensée.....

Puis il prie pour son père, ou plutôt il lui tend les bras ; la prière expire sur ses lèvres et se change en invocation. Sans doute le vénérable Ascandius est mort, sinon martyr, du moins plein d'œuvres et de jours saints...

Il invoque aussi sa mère : peut-elle ne pas partager le bonheur paternel ? Il invoque ses frères déjà couronnés, qu'il pleure. Il demande à tous ceux qui l'aiment dans le repos du Seigneur, un souvenir, afin qu'il obtienne aussi grâce et gloire ; et le drame se ferme sur cette scène attendrissante de grâce, de foi, de piété filiale :

ΙΧΘΥΣ χευοίτ' ἄρα λιλαίω, δέσποτα σῶτερ !
Εὐ εἰδεῖν μητήρ σε λίταζέ με, φῶς τὸ θανόντων !

[1] *De antiq. eccl. rit.*, lib. I., cap. I. act. XV. num. XVI.

Ἀσχάνδιε πατερ, τώμῳ κεχαρισμένε θυμῷ,
Σὺν μητρὶ γλυκερῇ, σὺν τ' οἰκείοισιν ἐμοίσιν,
Ἠσύχιᾳ σωτῆρος μνήσεο Πεκτορίοιο.

Donc, ô maître, ô Sauveur, ICHTHUS répands ta grâce,
Fais luire sur ma mère un rayon de ta face,
Exauce nos deux voix; des morts sois la splendeur!
Heureux *Ascandius*, ô mon bien aimé père,
Vous, frères que je pleure, et toi ma bonne mère,
De moi qu'il vous souvienne en la paix du Sauveur.

Mais pourquoi sur une tombe et cet hymne et cette prière? Tout n'est point expliqué encore, et en répondant à cette dernière question, nous aurons occasion de résumer tout notre travail, de recueillir toutes les données et toutes les conjectures qui intéressent l'histoire et la dogmatique chrétienne. Pour ne pas trop revenir sur nos pas d'une manière fastidieuse, nous donnerons à ce résumé une forme narrative; nous rétablirons une page inédite, la plus ancienne de toutes, dans l'histoire de l'antique Eglise d'Autun, et nous grouperons autour du nom de *Pectorius*, que nous ont conservé ces marbres, les détails authentiques et les probabilités les plus vraisemblables qui ressortent de l'inscription et des monumens contemporains.

II. PECTORIUS.

Depuis la mort de Pothin et de ses quarante-huit compagnons, couronnés sous l'empire de Marc Aurèle, et pendant que Sévère était gouverneur de Lugdunum [1], vingt-cinq années passèrent [2]; et rien ne troubla les pacifiques progrès de l'Eglise naissante, fille de la Grèce, originaire d'Orient, et parlant encore le langage maternel. Irénée, l'*apôtre de paix*, l'éloquent pasteur, captivait les *Saints* sous le charme de sa parole, confondait le gnostique, étonnait les beaux-esprits qui venaient chaque année disputer, au prix de leur tête, les trophées de l'éloquence. On lisait sur toutes les rives de l'Arar et du Rhône les pages qu'il composait

[1] Æl. Spartian. *De Sev.*, apud. *script. lat. vet. hist. rom.*, t. II., p. 319.
[2] De 177 à 202. Ruyn., *act. sinc. martyr.*

à la gloire du Crucifié, dans la langue de Démosthène. On répétait de bouche en bouche les poésies d'un vieillard divin, où la muse d'Ionie touchait la sainte harpe des prophètes [1]. On écrivait aux frères de Smyrne, et on recevait d'eux des récits merveilleux [2]. Il n'y avait entre l'orient et le couchant qu'un cœur, une âme et une langue.

Les sanglans débats de Sévère et d'Albin troublèrent peu la paix des Saints; quand tout à coup, irrité contre les juifs, obsédé par les sophistes, égaré par les visions astrologiques, le sombre Africain, déjà peut-être couvert du sang de saint Pothin [3], lance froidement l'arrêt de mort contre une cité entière. Sur elle fond une armée de bourreaux: de place en place, de rue en rue sont traqués les fidèles éperdus; plus de 19,000 victimes périssent [4]; le sang coule à torrent d'un fleuve à l'autre; pasteur et brebis, tout est pêle-mêle, égorgé, dispersé; le silence se fait comme au désert, et la cité chrétienne a la paix du sépulcre.

A quelques jours de là des fugitifs traversaient furtivement les montagnes qui séparent le Ligeris de l'Arar, et de forêts en forêts parvenaient jusqu'à la cité des Eduens [5]. Ils se cachent dans les tombeaux qui environnent Augustodunum, et pénètrent au polyandre de la *via strata*.

Là ils trouvent des frères, des agapes, une croix, une table, un autel commun, où ils rompent avec les *saints* et les anges le pain des voyageurs. C'était l'église fondée par Bénigne, Andoche et Thyrse, frères d'Irénée; c'était l'heureuse chrétienté qui, dès son aurore, avait vu monter au Ciel le jeune astre, sa plus belle couronne, Symphorien, premier martyr du sang des Celtes.

Là encore tout rappelait la Grèce, et ses arts, et ses écoles, et ses folies. Apollon, avec tout le cortège olympien, y avait

[1] Iren. *oper.*, lib. I., cap. XV., num. 6.

[2] *Epist. ed eccl. smyrn.* ap. Eusebium.

[3] Æl. Spart., *loco citato.*

[4] Inscription de l'église de Saint Irénée sur une mosaïque du XIe siècle. *Hist. litter. de Lyon*, p. 108. — Usuard *martyr.* 28 Juin. — Greg. tur.

[5] P. Secchi, *Epigramma.* p. 8.

des cippes où se lisaient des inscriptions semblables à celles des statues de Phidias [1]; la grande déesse y portait le nom de Berecynthe [2], qu'invoqueraient dans leurs théories les vierges de la Phrygie; les édifices publics portaient au frontispice des noms grecs [3], et sous les portiques en marbre des écoles méniennes, au milieu d'innombrables disciples, péroraient des rhéteurs appelés à grands frais d'Athènes [4].

Les proscrits de Lugdunum trouvèrent donc une seconde patrie, et mieux, une église et des frères hospitaliers, pieux, fervens On se reconnut au baiser de paix, au symbole, à la tessère du mystérieux ΙΧΘΥΣ. Oui, se disait-on, il est fils de Dieu, il est sauveur, il est venu, il a passé comme nous, faisant le bien, souffrant et triomphant, ΙΧΘΥΣ!

Là, une famille était vénérée; elle avait pour chef le vénérable Ascandius, et le jeune Pectorius pour espérance; famille sainte, savante, opulente, hospitalière, digne de prendre place à côté des Faustes, choisie de Dieu pour accueillir ces premiers apôtres éduens qui conduisirent Symphorien au baptistère et au ciel, magnifique salaire d'un verre d'eau donné au nom du Seigneur.

Elle fut aussi récompensée, l'hospitalité accordée aux proscrits de Lyon par le généreux Ascandius, dont le fils marchait avec succès sur les traces du jeune martyr celte, recueillait comme lui les palmes de la science et de la vertu [5], grandissait dans les écoles méniennes, cultivait sous d'habiles maîtres les lettres grecques et latines, se nourrissait de l'ambroisie d'Homère et de la manne des saintes lettres, parlait et versifiait avec bonheur dans le plus beau langage que le ciel ait donné aux hommes.

Mais Ascandius ne partageait qu'avec une mère chrétienne le soin de former le cœur et la foi de son fils: leçons, exemples,

[1] Musée de la ville d'Autun.

[2] *Acta St. Symphor.* ap. D. Ruynar.—Berecynthus, mont de Phrygie, consacré à Cybèle.

[3] Le γαζοφυλακιον. Voir le premier art. dans les Annales, mars 1840. t. I. p. 174.

[4] Eumène, *Orat. pro rest.*, ch. XVI.

[5] Litteris bene instructus et moribus. *Acta S. Symphor.*

prières, il ne négligea rien pour le préparer à la grande initiation chrétienne; souvent il lui parlait de *Jésus de Nazareth*, de sa merveilleuse *naissance en terre*, *de son cœur très grand et très bon*, *de ses oracles*, *de sa mission;* mais il ne lui révéla qu'au dernier moment le *mystère des eaux divines et de l'aliment*, *plus doux que le miel*, *qui nourrit les saints.*

Le moment vint, la veille des jubilations pascales, la nuit de l'*illumination*, l'heure de la très sainte et divine régénération[1]; et le jeune catéchumène *rajeunit et divinisa son âme aux sources intarissables de la sagesse prodigue en trésors.* Pour la première fois, il reçut la tunique blanche, l'onction des forts, le sceau des saints; pour la première fois il reçut sur ses mains purifiées la plus divine et la plus sainte des choses saintes et divines. Et en ce jour, exilés et frères célébrèrent avec plus de ravissement les pieuses agapes; Ascandius et sa vénérable sœur semblaient renaître; et Pectorius ne voyait plus rien à envier aux anges, à Symphorien, à tous les frères couronnés au ciel.

Depuis il pénétra plus avant dans la science divine, lut plus assidûment les saints oracles, l'évangile et les révélations du disciple bien aimé, apportés de Smyrne et de Pathmos; même il méditait sur les savans écrits d'Irénée contre les impiétés de la gnôse, et le doigt vigilant d'Ascandius notait et lui indiquait de préférence les pages où l'éloquent évêque relevait la divinité du Fils de l'homme, décrivait les vertus du baptême et s'étendait avec amour sur le mystère eucharistique, la consommation des mystères[2].

Sévère, dans sa proscription furieuse, avait tout frappé, tout dispersé, sans discerner les faux frères. Parmi les fugitifs de Lugdunum, quelques sectateurs de la gnôse, avaient pu, protégés par le malheur, se glisser au polyandre de la *via strata*, et pénétrer jusque dans la demeure d'*Ascandius* dont le vigilant regard les démasqua.

Pour prévenir son fils et contre les erreurs païennes et contre les séductions des adeptes de Marc, il lui révéla le mot, le signe

[1] Voir au 2e art. les rapprochemens entre saint Irénée et l'inscription, ainsi que les inductions tirées de l'examen des doctrines gnostiques.

[2] Dion. Areop. *Hier. eccl.*, cap. II.

de ralliement, la tessère de la fraternité chrétienne, ΙΧΘΥΣ, et sans doute, selon le conseil des anciens, il plaça partout le mot *sacré* sous ses yeux et jusque sur son anneau. Même il dut lui révéler de mystérieux oracles où des prophétesses inconnues, recueillant les débris des traditions antiques, confondaient les nouveautés païennes et chantaient dans les entraves de l'acrostiche sibyllin, le Dieu caché sous le nom d'ΙΧΘΥΣ.

Mais il vint pour cette heureuse famille des jours mauvais; Ascandius s'endormit de la mort des justes, et peu après sa chaste compagne, convolant à son tour aux noces éternelles, laissa un orphelin sur la terre. Le deuil eût été grand si les saints pleuraient comme les infidèles, voyageurs égarés, sans patrie, sans Dieu, sans espérance [1].

Et à deux reprises un convoi silencieux, sans pleureuses, sans symphonies, traversait les rues de *Bibracte*, passait sous le portique de la *via strata*, foulait le champ trempé du sang de Symphorien, et se dirigeait au vaste polyandre où, sans confondre leur cendre, païens et chrétiens déposaient leurs cercueils.

Certes, les enfans de Dieu ne vont pas comme les infidèles à la maison de leur éternité; toute l'assemblée des saints se réunit sans bruit; les anciens président, l'hiérarque bénit; le convoi arrive au polyandre, et le mort est incliné devant l'autel, comme pour dormir dans le Seigneur [2]. Le pontife rend grâce : une âme chrétienne a terminé ses combats, a peut-être reçu sa couronne! Puis les diacres récitent les prophéties sur le réveil des morts, chantent des psaumes et des cantiques, et comme les néophytes ne peuvent voir ni le mystère de la naissance, ni ceux de la mort chrétienne, le premier des diacres les congédie, récite le nom des frères déjà appelés par Dieu, exhorte l'assemblée à demander une bienheureuse fin dans le Christ. Le pontife à son tour prie *la lumière des morts* afin qu'elle se révèle face à face et console ceux qui sont encore assis à l'ombre du sépulcre, salue l'âme défunte, répand sur le corps l'huile sainte et le conduit à sa dernière demeure.

[1] D. Paul. *Epist. ad Eph.* II, 12.

[2] Dion. Areop. *Hierarch. eccl.*, cap. VII. — *Const. apostol.*

Par une faveur spéciale, peu usitée hors de l'Église éduenne[1], justement accordée au vénérable Ascandius et à sa pieuse épouse, une fosse commune est creusée au baptistère, et leurs restes y sont placés sous la garde du premier des apôtres et du premier martyr, Pierre et Stephanus, dont le double patronage protège l'oratoire de la *via strata*[2].

Pectorius en fut consolé : ainsi s'éléveraient pour eux qu'il pleurait les prières les plus pures ; ainsi ses amis, ses frères, lui-même, viendraient à leurs plus beaux jours verser des larmes avec des actions de grâces, et les ossemens des saints refleuriraient sous la rosée baptismale. Ainsi se trouvaient consacrés et réunis le souvenir des deux jours les plus saisissans de sa vie, celui où il naquit dans l'eau sainte, et le jour natal d'Ascandius au ciel.

Ému de cette pensée, il résolut de graver ce double souvenir sur la tombe de sa famille ; il allait donc, se dérobant pour pleurer aux regards homicides des infidèles et des faux frères, prier en secret et s'inspirer sur la fosse fraîche encore. Obligé de cacher sa pensée sous des voiles impénétrables aux profanes et transparens pour les saints, il ne pouvait que développer le symbole familier à son enfance ; ΙΧΘΥΣ se déroulera à la manière orientale, en vers acrostiches ; ΙΧΘΥΣ apparaîtra au premier mot, en tête des deux parties principales de l'inscription, et pour mieux tromper encore, la lettre qui occupe le centre du mot mystérieux, sera à demi formée. Et comme un cri funèbre et consolant résonne sans cesse autour de lui et s'échappe de tous les ossemens des martyrs, de tous les tombeaux des apôtres, ΙΧΘΥΣ, *Jésus est venu dans les souffrances*, ce mot, l'idée fixe de Pectorius, domine et détermine tout l'acrostiche.

Il recueille donc ses forces, invoque le céleste ΙΧΘΥΣ, le Christ initiateur, le sauveur, la lumière des morts, et, malgré les entraves de l'acrostiche, malgré les douloureuses préoccupations de son cœur, malgré les transes de sa foi placée sous des regards

[1] Greg. tur. *De vit. patrum*, cap. VII. — *Concil. Autissiod.*, ann. 578, can. XIV.—*De antiq. eccl. rit.*, lib. I, cap. I, art. 2, num. 20.

[2] Voir premier art., t. I, p. 180.

hostiles, malgré la sublimité des mystères et l'étrangeté d'un symbole et d'une devise si éloignés des inspirations homériques, sur ses tablettes coulent rapidement un hymne élégiaque et une épitaphe héroïque dans un langage familier à ses frères, et cher à leur piété. C'était la langue des saintes lettres et de la liturgie[1].

Mais comment trouver parmi les artistes corrompus de la cité païenne une âme qui le comprenne, une main digne de l'aider? Comment le ciseau souillé qui sculpte les déités impures et les honteux simulacres, pourra-t-il graver sur le marbre les vérités saintes, l'hommage de la foi et de la piété filiale la plus pure? Pectorius prend lui-même un fragment de marbre de Paros ou d'Étrurie, et seul, d'une main tremblante et mal exercée, sillonne légèrement la surface polie, comme le style parcourt rapidement la tablette enduite de cire et parfumée d'huile de cèdre.

Et depuis on s'arrêtait, et on se questionnait devant une mystérieuse inscription: l'idolâtre, du reste visiteur peu assidu des tombeaux, passait non sans soupçonner, sous cet énigme de sphinx, quelques nouveaux mystères de la secte athée plus coupable qu'Œdipe et Thyeste; le gnostique frémissait en découvrant partout le symbole qui le confondait; le rhéteur scandait avec complaisance ces mètres mélodieux, et saluait çà et là maintes allusions homériques, maintes réminiscences de ses leçons. Mais les frères comprenaient, et à peine pouvaient-ils ne pas éclater de joie en lisant ces pieux vers:

Ι Ἰ̓ΧΘΥΟΣ οὐρανίου θεῖον γένος, ἥτορι σεμνῷ.
Χ Χρῆσε, λάβων ζῶην ἄμβροτον ἐν βροτέοις.
Θ Θεσπεσίων ὑδάτων τὴν σὴν, φίλε, θάλπεο ψυχήν·
Υ Ὕδασιν ἀενάοις πλουτοδότου Σοφίης.
Σ Σωτῆρος δ' ἁγίων μελίηδεα λάμβανε βρῶμον,
Ε Ἔσθιε, πίνε, λαβων, ΙΧΘΥΝ ἔχων παλάμαις.
Ι Ἰ̓ΧΘΥΣ χεύοιτ' ἄρα, λιλαίω, δέσποτα σῶτερ!

[1] La liturgie gallicane a toujours conservé des traces de son origine grecque, et il n'y a pas longtems qu'on montrait à Lyon un psautier grec excessivement ancien qu'on faisait remonter à saint Irénée. Boll. 11. Juin. *ad s. Ireneum.*

Ε Ἐυ εἰδεῖν μητήρ σε λίταζέ με, φῶς τὸ θανόντων !
Α Ἀσχάνδιε πάτερ, τῷμῷ κεχαρισμένε θυμῷ,
Σ Σὺν μητρὶ γλυκερῇ, σὺν τ' οἰκείοισιν ἐμοῖσιν
Η Ἡσυχίᾳ σωτῆρος μνήσεο Πεκτορίοιο.

ΙΧΘΥΣ ΕΙΕ ΑΣΗ.

Fils de Dieu, le cœur plein de tendresse infinie,
ICHTHUS chez les mortels, prit l immortelle vie
Et révéla ses lois :
» Viens rajeunir ton âme, ami, dans l'eau sacrée,
» L'eau divine où descend la sagesse incréée
» Plus riche que les rois.
» Prends l'aliment plus doux que le suc de l'abeille,
» ΙΧΘΥΣ est dans tes mains ! que ta foi se réveille,
» O saint ! PRENDS, MANGE ET BOIS ! »
Donc, ô Maître, ô Sauveur, ΙΧΘΥΣ répands ta grâce ;
Fais luire sur ma mère un rayon de ta face,
Exauce nos deux voix ; des morts sois la splendeur !
Heureux Ascandius, ô mon bien aimé père,
Vous, frères que je pleure, et toi, ma bonne mère,
De moi qu'il vous souvienne en la paix du sauveur !
ΙΧΘΥΣ est venu,
A souffert, a vaincu.

Au terme de ce recit où l'on nous accusera d'avoir maladroitement mêlé les conjectures aux faits graves, et sur le point de prendre congé du lecteur, nous voulons le laisser sous des impressions plus sérieuses en rappelant succinctement les dogmes catholiques expressément indiqués ou clairement supposés par cette inscription, telle que nous croyons devoir la lire.

Que cette inscription, dit le R. P. Secchi, soit pleinement orthodoxe et donne à l'Église romaine un témoignage authentique de la perpétuité de la croyance aux mêmes dogmes, c'est un fait palpable pour qui veut s'en enquérir.

Ier dystique : la *divinité de N. S. J.-C.*, — ses titres et ses noms de *Sauveur*, de *Christ*, de *Jésus*, cachés sous le symbole ΙΧΘΥΣ, — la *prédication* des oracles évangéliques, — l'*incarnation*, — une mention spéciale du *cœur sacré* de Jésus. Notre

poëte affirme, dit le P. Secchi [1], que la poitrine sacrée d'ΙΧΘΥΣ est un sanctuaire d'amour d'où partent les oracles; or, cette expression ἤτορι σεμνῷ ainsi entendue est assurément remarquable pour une époque aussi reculée, et renferme en germe, ce semble, toute la dévotion au sacré cœur dont l'objet moral est l'amour du Sauveur pour les hommes, et l'objet matériel, son cœur divin.

IIe dystique : l'*antiquité du baptême*, son *efficacité divine*, les *grâces* qu'il confère, et que donne la *sagesse*, ou l'*esprit saint*, comme parle quelque part saint Irénée [2].

IIIe dystique : l'*eucharistie*, nourriture des saints, *sacrement des vivants*, — l'antiquité et l'authenticité des *paroles sacramentelles*,—la *présence réelle de Notre Seigneur* donné substantiellement aux saints, — l'antique usage de *recevoir l'eucharistie sur les mains*, — la *communion sous une seule espèce*. J'avertis, dit le P. Secchi [3], que le dogme catholique de l'eucharistie surabonde de preuves, et que celle-ci n'est qu'une petite goutte surajoutée au fleuve inépuisable de la tradition. Toute faible qu'elle soit, recueillons-la, d'autant qu'elle démontre évidemment que la foi de l'auteur de l'inscription et de l'antique Église qui la lisait, ne s'arrêtait pas aux espèces du sacrement, mais voyait dans le pain et le vin le seul ΙΧΘΥΣ, Jésus fils de Dieu.

Prends l'aliment plus doux que le suc de l'abeille,
ΙΧΘΥΣ est dans tes mains, que ta foi se réveille,
O saint ! prends, mange et bois !

Dernière partie ; l'*effusion de la grâce* par la *prière*, — la *prière pour les morts*, — la *prière des morts* retenus en *purgatoire*, — la *vision béatifique* pour les justes, — l'*intercession des saints* pour leurs frères vivant en terre, — et tous ces liens amoureux et divins qui resserrent dans l'Église la douce *communion des saints*,— c'en est assez pour affirmer qu'il y a dans les vénérables marbres d'Autun

[1] *Epigr.*, p. 38.
[2] Ir. *op.*, lib. iv, cap. xx, num. 2, 3.
[3] *Epigr.*, p. 38 et suiv.

FEB 18 1955